Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 10 — 11 Mars 1962 — Prix : 0,40 NF

Editorial

LA LEÇON DES AFRICAINS

« ESPAGNE ET PORTUGAL, EXPULSES DE LA COMMISSION DE L'O.N.U. POUR L'AFRIQUE ».

AVEC le titre qui sert d'épigraphe à ces lignes, nous avons trouvé cette nouvelle :

« ADDIS-ABEBA. — La Commission économique des Nations unies pour l'Afrique a émis hier un vote recommandant l'expulsion au conseil économique et social de l'O.N.U.' du Portugal et de l'Espagne' et le maintien de la France, de la Belgique et de la Grande-Bretagne, mais seulement comme membres associés.

La résolution a été adoptée par vingt-deux voix contre quatre (France, Grande-Bretagne, Espagne, Belgique); le délégué portugais n'a pas participé au vote. »

C'est-à-dire, que ce qu'aurait dû faire l'O.N.U. en Europe, l'Afrique vient de le faire, réunie à Addis-Abeba.

L'expulsion de l'Espagne, mise sur le même plan que le Portugal, signifie que, pour ces très logiques africains, on ne peut séparer la dictature de Salazar de celle de Franco, les intérêts du Portugal de ceux de l'Espagne franquiste. Ce qui montre une très nette compréhension des problèmes mondiaux.

Comment peut-on, en toute logique, séparer deux conceptions fascistes, impérialistes, totalitaires, si étroitement liées, si étroitement rattachées l'une à l'autre par des compromis et des lignes politiques parallèles ? Les occidentaux diront que Franco les a habitués aux voltefaces rapides; qu'il était lié aussi au fascisme italien et au nazisme allemand et qu'il a su s'en détacher à temps, entretenant des rapports amicaux à la fois avec Roosevelt, Churchill, Hitler et Mussolini.

Pour des esprits directs et clairs, comme le sont, paraît-il, les « primitifs » africains, non rompus encore, à ce qu'on voit, aux « subtilités » de la diplomatie occidentale, tout cela est trop confus et trop compliqué. En tout cas, ils ne veulent pas d'un homme et d'un pays capables de tels renversements, d'une amitié si peu sûre. Le Portugal, condamné par sa politique colonialiste, comme pour son régime intérieur, doit s'effondrer accompagné de celle qui fut son amie et sa partenaire : l'Espagne franquiste.

Si tous les pays soi-disants démocratiques et surtout la grande « démocratie » américaine, avaient vu les choses avec la même vision simple et directe des représentants africains à l'O.N.U., combien d'erreurs eussent été évitées et le seraient !

Mais nos diplomates tiennent surtout compte de facteurs absolument étrangers au problème que l'on discute. Le Portugal peut être sacrifié, livré à l'hallali des anti-colonialistes, parce que le Portugal n'a pas fait une révolution sociale comme l'Espagne. Franco doit être sauvé et précieusement conservé, parce que, grâce à lui, l'Espagne a été réduite à l'esclavage, le peuple espagnol enchaîné et toutes les voix qui exprimaient quelques idées de liberté étouffées à jamais.

On l'aide à se maintenir, parce que personne d'autre n'offre autant de garanties aux capitalistes américains, anglais, français, belges, allemands pour avoir ici, en Europe même, à portée de la main, une colonie à exploiter, un prolétariat qu'on peut saigner impunément à blanc au figuré, après l'avoir saigné au sens propre, exterminant un demi-million de ses frères.

Pour ces trop peu compliqués africains, tout cela n'a pas de sens. Et ils décident tout bonnement, comme de « bons sauvages » qu'ils sont, de mettre l'Espagne et le Portugal dans le même sac.

Les diplomates anglais, américains, belges, français, en seront offusqués. Quel manque de tact ! Quelle piètre conception des intérêts du pacte atlantique !

Mais la leçon, de logique. de droiture, de déblaiement du terain que la décision d'Addis-Abeba signifie, n'en reste pas moins un exemple de bon sens et d'intelligence, de vision prémonitoire des réalités de demain, que tous ces sensés diplomates occidentaux devront accepter.

L'Hitlérien Franco soutien de l'O.A.S.

Il y a quatre déterminants à l'actuelle virulence du cancer fasciste espagnol que l'Europe porte au flanc et qui s'étend dans notre pays :

Il y a d'abord la politique réactionnaire de l'Amérique installée en Espagne et fraternisant avec le fascisme au nom de la Liberté.

Il y a ensuite la politique antirépublicaine et antiouvrière du régime gaulliste qui en est réduit à mendier auprès de Franco quelque atténuation superficielle dans l'expression de sa sympathie ouverte envers l'O.A.S. Notre gouvernement paie ces maigres satisfactions en organisant la répression franquiste en France même.

Il y a encore l'anticommunisme bourgeois prêt à s'allier avec quiconque réprime le mouvement ouvrier et qui recherche l'alliance avec Franco comme il a applaudi à l'accession de l'Hitlérisme au pouvoir après celle de Mussolini. Il ne faut pas, à ce propos, confondre anti-communisme bourgeois et anti-stalinisme ouvrier.

Le mouvement syndicaliste indépendant connaît depuis 1925 et même depuis 1920, des antistaliniens conséquents. L'antistalinisme actuellement à la mode, leur donne raison sur plus d'un point. Quand l'antistalinisme sera profondément conséquent avec lui-même, c'est sur tous les points concernant les rapports entre partis et syndicats qu'il devra leur donner raison. C'est là, un autre problème que nous devrons bien traiter, à fond, un jour.

La dernière cause de la résurrection franquiste c'est une certaine incapacité de notre part à faire face avec suffisamment d'efficacité aux manifestations de l'Hitlérien Franco et à ses interventions de plus en plus nettes dans la politique européenne.

Nous avons l'air de ne pas nous en rendre compte aussi clairement que nos adversaires, mais tous les problèmes qui nous opposent sont actuellement liés. Peut-on dire qu'il y a eu une réaction effective à la répression franquiste en France contre nos camarades U.G.T. et C. N.T. de l'exil ? Peut-on dire qu'il y a eu une opposition réelle à la suppression de leur presse ? Quelques lignes, par ci, par là et c'est tout.

Si Hitler revenait dans quelque partie du monde et réclamait l'interdiction de certains journaux ouvriers, les organisations syndicales se contenteraient-elles de ces quelques communiqués ? C'est pourtant ce qu'elles font. Or Franco, ce n'est pas Hitler qui revient, c'est Hitler qui ne s'en est jamais allé.

Nous disions, dans notre dernière Tribune, que Franco jouait sur le double clavier O.A.S. et Ve République pour assurer en France sa propagande et la répression contre ses ennemis exilés. Il ne prend même pas la peine, pour s'assurer les sourires officiels français et l'aide de la police française, de taire ses sympathies pour l'O.A.S.

Savez-vous comment s'y est pris, en Espagne, l'avocat du pilote d'avion qui conduisit clandestinement Salan de Madrid à Alger le 23 avril 1961 pour obtenir l'amnistie en faveur de son client ?

Il a comparé l'envol de Salan pour l'Algérie « au vol historique du général Franco des Canaries à Ceuta où il est allé prendre la tête de l'armée d'Afrique et sauver l'Espagne ». Tout le monde sait que ce « vol historique » est celui qui préluda à l'assaut fasciste contre la République espagnole.

Pour une fois, nous sommes parfaitement d'accord avec l'avocat qui sut toucher le cœur de l'Hitlérien Franco. Ces deux envols sont politiquement identiques. Franco le sait bien, mais nous en douterions si notre solidarité envers nos camarades espagnols C.N.T. et U.G.T. pour le remplacement et pour le rétablissement antifasciste de leur presse interdite ne s'exprimait pas rapidement à tous les échelons syndicaux aussi clairement que nous tentons de le faire ici.

Celà n'est qu'une façon concrète d'exprimer ce qui crève les yeux. Il n'y a pas de lutte pour la liberté avec la complicité de Franco. Il n'y a pas d'antistalinisme ouvrier compatible avec l'anticommunisme bourgeois. Il n'y a pas d'espoir anti O.A.S. à placer dans un gouvernement qui flirte avec l'Hitlérisme, O.A.S. de Franco. Dans sa tendance congénitale à vouloir tabler sur cette alliance se révèle tout le secret de l'impuissance gouvernementale contre les ultras.

Il n'y a pas de lutte contre l'O. A.S. qui soit compatible avec une négligence ouvrière française quelconque dans le domaine de la solidarité antifranquiste indispensable avec nos camarades espagnols.

J. DUPERRAY.

De « La Tribune », de Saint-Etienne.

EN ESPAGNE

Les agents apprennent le français pour recevoir les touristes.

LA FEMME ET SA PUISSANCE

« Notre ennemie la femme...», disait un jour un conférencier d'avant-garde sur la question toujours passionnante du féminisme. Mot piquant, mais non dépourvu d'une certaine vérité. La lutte, depuis longtemps engagée entre les hommes et les femmes, s'accentue aujourd'hui avec l'activité politique de celles-ci, chacun des deux partis se croyant, de bonne foi peut-être, supérieur à l'autre.

Il serait à la fois plus sage et plus utile de substituer à la lutte des sexes, leur collaboration intelligente ; « l'homme et la femme sont deux êtres incomplets et relatifs, n'étant que les deux moitiés d'un tout ». Leurs facultés sont complémentaires, et si les chemins qu'ils suivent sont différents, les buts sont identiques. Les divisions entre exploités cimentent les forces des exploiteurs. L'homme et la femme gagneraient à unir leurs efforts contre leurs maîtres communs, à se comprendre loyalement au lieu d'user leur énergie par des combats stériles.

La femme, il faut l'avouer, a été parfois un obstacle à l'émancipation de l'homme. Sans doute, la faute en est d'abord à lui, qui la considéra toujours comme une sœur... inférieure ; mais l'inertie féminine en matière intellectuelle et sociale, porte elle aussi sa part de responsabilités On a vu, plus d'une fois, dans les ménages ouvriers, la femme se plaindre aigrement de la durée d'une grève, de la fréquence des réunions syndicales, du temps ou des ressources consacrés à la propagande et aux camarades.

Souvent, si l'ouvrier cherche à s'instruire, à lire une heure ou deux après son travail, la femme alors l'accuse de la délaisser pour les livres. Et ils en viennent aux mots amers, aux réflexions égoïstes et méchantes, l'une jalousant à l'autre la liberté ou le plaisir qu'il prend. Mais pourquoi, en effet, l'homme qui aime sa compagne — et s'il ne l'aimait pas, pourquoi vivraient-ils ensemble ! — ne partagerait-il pas, avec elle, les joies intellectuelles que les livres, les conférences ou la propagande lui font éprouver ? Peu à peu initiée par lui, la femme deviendrait bientôt sa vraie compagne, celle qui réclame sa part de toutes les idées, de tous les sentiments.

On objectera peut-être qu'elle ne peut partager, intellectuellement, la vie de l'homme, puisqu'ils ne sauraient être identiques. La distance est bien plus infranchissable encore, d'elle à lui, s'il est né artiste, philosophe ou poète. Non seulement elle ne pourra jamais le comprendre, mais elle n'essaiera même pas. Mieux vaut donc qu'il reste solitaire, qu'il ne se marie pas. « Pareils aux oiseaux véridiques de l'antiquité, étant ceux qui pensent et disent la vérité du présent, les esprits libres préfèreront voler seuls. » Han Ryner a développé, dans son « Dialogue du Mariage philosophique », la néfaste influence de la femme sur le penseur, qui déchoit toujours au contact quotidien de la vie à deux. Elle semble dangereuse aussi pour l'artiste, qu'elle détourne de son art, et fait échouer, comme la « Manette Salomon » peinte par les Goncourt. Soit qu'elle se montre jalouse de l'Idée qui lui arrache l'être aimé, et qu'elle

(Suite en page 2.)

Les Livres

IL EST UN PONT SUR LA DRINA

par Ivo ANDRITCH (1)

« Il est un pont sur la Drina » est traduit du serbo-croate, très scientifiquement, semble-t-il, par Georges Luciani. Cet énorme ouvrage est, paraît-il, le chef-d'œvre d'Ivo Andritch, à qui il a valu le Prix Nobel de Littérature pour l'année 1961.

A l'instar de Claudel, de Giraudoux, voire de St-John Perse, l'auteur, l'un des rares écrivains yougoslaves de réputation internationale, est à la fois diplomate et homme de lettres.

Profondément attaché aux petites villes bosniaques où il vit le jour en 1892, c'est aussi en leur sein qu'il situe l'action de ses œuvres maitreses : « La chronique de Travnik », « Il est un pont sur la Drina », « La Demoiselle ».

« Il est un pont sur la Drina », c'est la chronique d'un petit bourg de Bosnie, Vichégrad. C'est en particulier l'histoire des invasions que cette population — qui est un mélange de Turcs, de Slaves islamisés, de Serbes orthodoxes, de Croates catholiques — a dû subir jusqu'à nos jours. Aux guerres et

(Suite en page 2.)

COMMENTAIRES

DE REDACCION

EL GRAN MUDO

POR doquier se multiplican los pactos y programas. A cada momento nos saltan a la vista las declaraciones, fijando la posición de tal o cual partido, o grupo de partidos o de supuestas fuerzas. Otras veces son los periódicos órganos en la Prensa de éstos o de estotros. En otra ocasión, son las voces individuales de los que se exprimen el caletre, expresando sus respetables opiniones en torno al problema que a todos nos apasiona.

En Francia «la gran muda» es el ejército — l'Armée —. Muda en todos sentidos. Pero en España el gran mudo es el pueblo, que no puede hablar. Porque no le deja el franquismo. Y, como no puede hablar, ni por medios democráticos — sufragio —, ni por medios populares — sindicatos, mítines, agitaciones, siguiendo esta u estotra bandera — todo el mundo lo interpreta y le atribuye estas o estotras opiniones.

Nosotros también — ¿por qué no? — tenemos derecho a interpretar el silencio forzoso del gran mudo. Nosotros también podemos decir cómo creemos que piensa ese silencioso a la fuerza.

Y si, para los unos, su silencio significa aquiescencia a todo plan de restauración de la Monarquía, que restablezca «el proceso dinástico natural»; para otros, su voluntad de aceptar lo que sea, con tal de que el franquismo desaparezca; para los de más allá, su deseo de ver restablecida una tercera república que no puede cometer los mismos errores de la primera y de la segunda; para nosotros, detrás de su escondido semblante, oculto por desconfianza y por temor a la represión, vemos una multitud de cosas, de las que enumeraremos algunas:

El pueblo español calla, no se mueve, sólo se agita pidiendo cosas simples y concretas — trabajo y mejores salarios — porque, en definitiva, nada de lo que se le ofrece le parece que vale la pena de hacer un esfuerzo y un sacrificio de vidas. Para el pueblo español, lanzarse a la calle para restaurar la república, comprar el derecho de elegirse nuevos amos o arriesgar el pellejo para que vuelvan los Borbones, si todo ello no representa algo de efectivo, de real, de práctico, es mucho pedirle para tan poco darle.

El pueblo español calla y sufre, porque nada ha visto todavía que le ofrezca, con algunas garantías, verdadera solución a sus muchos males; porque la aventura de romperse la crisma contra la fuerza de Franco, para caer aherrojado bajo la férula de los antiguos caciques económicos y políticos, no le seduce en ningún sentido.

Hasta ahora, en todos los pactos y programas, soluciones y promesas que por el interior y el exterior circulan, nada ha visto que le satisfaga.

Otra cosa sería, quizás, si un Frente antifascista efectivo, de verdaderos antifascistas, le ofreciera un programa de acción inmediata a realizar y de realizaciones futuras a poner en práctica, que valiese todo ello la pena de arriesgar de nuevo la libertad y la vida.

El pueblo español, más avisado de lo que muchos creen, no espera nada de nadie. Sabe que las democracias lo traicionaron ayer, lo están traicionando hoy y le traicionarán mañana. Sabe que los monárquicos propugnan por la monarquía porque el franquismo no les ha dado todo lo que querían y que hay muchos antifranquistas hoy que fueron aguerridos franquistas ayer. Que si hoy no siguen siéndolo es sólo por ambiciones defraudadas. Sabe que todo lo que le prometen los de fuera, no tiene ninguna base, porque si los rusos, por un lado, y los americanos, por otro, hubiesen querido, la dictadura franquista ya no existiría. Por tanto, lo que europeístas y comunistas prometen, lo pone en el mismo saco.

Sabe que es el objeto y la víctima de regateos y de cábalas, en las que lo que menos cuentan son sus intereses. Los intereses sencillos, concretos, del pueblo trabajador, que se limitan a muy pocas y buenas cosas: trabajo, derechos, libertad, escuelas. Y que todo esto, sin una voluntad revolucionaria y honrada, no se podrá arrancar de las oligarquías existentes: Iglesia, latifundistas, capitalismo, ejército, aristocracia. Que sin arremeter contra todo esto, franquismo con Franco, Franco sin franquismo o franquismo sin Franco, todo es un juego, en el que, una vez más, le tocará perder a él.

Y mientras no sepamos, entre todos, darle una confianza, una seguridad, mostrarle unos propósitos, con palabras sinceras y con acciones convincentes, el pueblo español seguirá siendo el gran mudo. Y todas las interpretaciones de su silencio se estrellarán contra la realidad de su inercia.

«GEOPOLITICA DEL HAMBRE»

Este es un libro del autor brasileño, hombre de ciencia, Josué de Castro, que debieran leer, no solamente los que a la hora de comer tienen la mesa repleta, y les sobra alimento, sino también, y con más veras, aquellos que de todo en ella les falta en este desigual «banquete» de la vida, que tantas víctimas causa. Los primeros, para que su conciencia se rebele contra su exacerbado egoismo, y los segundos, para que la suya despierte de su inconsciente letargo que les hace se dejen morir de inanición en medio de la abundancia. Pero, desgraciadamente, serán pocos los que, de una clase y de otra, se tomarán interés por empaparse del contenido de tan instructiva obra, y menos serán aun los que se dén a la humana tarea de buscar una posible solución al gran problema que en ella su autor plantea y tienen presente los pueblos, cual horrible pesadilla. Sin embargo, es una necesidad imperiosa de encontrarle solución, so pena de querer que aquellos continuen bajo la amenaza de la muerte prematura que les impone la arcaíca organización capitalista, basada en la explotación del hombre por el hombre, que no tiene en cuenta las exigennias fisiológicas de todos los componentes de la colectividad humana. La que vése acosada por las guerras y el espectro del hambre, que tantas calamidades arrastra y que se encarga de exterminar el número más crecido de los seres a los que se niega el derecho a la vida. Siendo esa, precisamente, la única solución que encuentra el sistema burgués, al latente problema de la miseria. Si sus partidarios sólo ven ese medio criminal, es porque asi quedan garantizados sus intereses y privilegios. Ellos no pueden negar que el globo terráqueo produce (y si no produce, tiene la posibilidad de producir), para todos los humanos que lo pueblan, si bien hacen creer lo contrario a sabiendas; tratando con ello de buscar salida con teorias como la de Malthus, e iniciando la aplicación de medios anticoncepcionales que permitan la limitación de la natalidad. Mas, se sabe, y Josué de Castro lo demuestra científicamente,con documentos y abundantes detalles en su libro, que el hambre de los pueblos no es a causa de la surpoblación y esterilidad de su suelo, sino del sistema de producción inadecuado y de la mala distribución que se hace de sus productos. Pues éstos no son arrancados a la tierra con el exclusivo y humanitario fin de nutrir sus poblaciones, sino con el único interès de enriquecer una ínfima minoria de los que la componen. La cual, es la que dirige el campo, la industria y el comercio y todo lo que afecta a la administración de la riqueza, haciéndolo de forma, que deja en pie la desigualdad económica y social, origen de todos los males que vienen padeciendo los pueblos a través de los siglos. El principal, el hambre, que engendra enfermedades sin fin. No puede decirse que de ella solamente son víctimas los chinos e indios. También los son otras razas: la africana, la americana y europea, por ejemplo, cuyos territorios, si no poseen una demografia tan considerable como en la parte asiática, no por ello dejan sus pobladores de ser roidos por la misma calamidad del hambre que desola a los pueblos amarillos. Los cuales, de tener una alimentación sana y abundante, disminuiría su prolífica natalidad y mejorarían en todos los órdenes de su vida, como señala Josué de Castro en su libro. Según éste autor, no es la surpoblación la que crea el hambre y miseria en estos pueblos, sino que es el hambre el origen de la surpopulación, ya que el hambre, causa de degradación y muerte, lo es también de un excesivo crecimiento demográfico, aunque esto parezca paradojico. Pues, al parecer, la influencia del hambre eleva el coeficiente de la fecundidad y por consiguiente los índices de la natalidad en los grupos más miserables sumidos a su acción permanente, como los de la China, la India, etc... Asi que mientras más hambre sufren éstas regiones del mundo, más aumentan sus efectivos humanos. Puede decirse, y a esta es la conclusión a que llega el autor del libro que nos ocupa, que si no es posible eliminar el hambre que padecen los pueblos por los medios tendentes a controlar su crecimiento, es perfectamente admisible que se obtiene el control de este crecimiento por la eliminación del hambre. Y ello sin tener en cuenta para nada la teoría de Malthus, ni que sea necesario de poner en práctica medios anticoncepcionales, que si bien la ciencia medical de ellos dispone, no pueden negar son antinaturales y en desacuerdo con la biología y necesidades fisiológicas de los seres humanos.

En refuerzo a esta teoria, prueba Josué de Castro en su obra, que los países que disfrutan de mejores condiciones alimenticias, son los que se encuentran actualmente en un verdadero declive demográfico, llegando a equilibrar el número de las muertes con el de los nacimientos. Pues en tanto que es factor de la aceleración de la multiplicación de la especie la deficiencia alimenticia, un régimen rico en contenido de proteinas, se muestra desfavorable a la reproducción, ya que ella aumenta la esterilidad, retardando la época de la fecundación de la hembra, señala de Castro en su trascendental estudio sobre el problema. Uno de tantos hechos sociales que refuerza la demostración de su criterio, es la brusca caída de los indices de la natalidad en Puerto Rico a partir de 1947. Dice el autor de «Geopolitica del Hambre», que después del comienzo del siglo en curso, estos indices oscilaban entre 42 y 45, pero que a partir del 1947, ellos han progresivamente bajado y, en 1954, habían caído a menos de 35. Este fenómeno, dice Josué de Castro, se explica por el hecho de que, a partir de 1947, la nueva orientación política ha introducido modificaciones apreciables en el régimen alimenticio en esta región, que ha sido una de las más precarias y más deficientes del mundo.

Queremos terminar este comentario, diciendo que las causas principales del hambre de los pueblos asiáticos, africanos o americanos parte del colonialismo que han venido sufriendo, cuyo sistema de explotación industrial y agrícola implantado, ha tendido a asegurar la expansión y la prosperidad de la economía de sus naciones de origen, bien haya sido la colonización inglesa, portuguesa, española o francesa, no interesándoles las tierras ocupadas, más que como mercado proveedor de mercancia en beneficio propio, y en detrimento de los indígenas, hasta el extremo de establecer, para sacar beneficio, el tráfico de esclavos. De aquí el fracaso de todas las colonizaciones, que se han visto y se ven obligadas a desplegar vela hacia sus naciones de origen, sin haber sido capaces de sacar los pueblos que explotaron de la ignorancia y miseria. La que arrastran todavía, pese a la independencia conquistada. La cual, ha dejado en pie el mismo sistema de explotación capitalista de sus anteriores dominadores europeos. Porque lo que esas poblaciones hambrientas necesitan, es un cambio radical y revolucionario en la estructuración política, y social y económica del régimen burgués de sus pueblos, cuyas riquezas naturales y artificiales deben servir para su elevación moral, intelectual y nivel de vida de todos, y no para el bienestar de unos cuantos haraganes.

Manuel TEMBLADOR.

(1) Economie et Humanisme, Les Editions Ouvrières, Paris.

Leed:

«Pasco humoristico a través de la Religiones y los dogmas», de N. Simon (1,00 NF).

Il est un pont sur la Drina

(Suite de la page 1.)

à leurs cruautés viennent se mêler de curieuses légendes.

Pendant des siècles, ce pont sert de trait-d'union entre la Bosnie et la Serbie. Il est le cœur de la ville, le lieu où l'on cause, où l'on rêve, où l'on meurt aussi, pour une noble cause.

Avec patience, en suivant de nombreux méandres, l'auteur mêle à la réalité historique des chroniques familiares et sentimentales du plus haut burlesque.

Il est impossible de rester insensible à l'histoire d'un peuple qui, après avoir connu l'âpre domination de l'Empire ottoman, en était encore à un stade de vie médiéval, lorsqu'arrivèrent en 1878, en invasion, les troupes austro-hongroises.

Il n'est pas moins intéressant d'étudier l'inertie profonde que la sagesse de certains Turcs de Bosnie opposait à cette civilisation de gens qu'ils jugeaient fous et beaucoup trop pressés.

Ce fut la construction d'un chemin de fer qui ôta au pont sur la Drina une grande partie de son prestige et de son utilité.

L'assassinat de l'archiduc François Ferdinand, en 1914, déclencha contre les Serbes d'origine une répression des plus sanglantes. Ivo Andritch souffrit particulièrement de ces mesures, lui qui, arrêté par les Autrichiens en 1914 comme patriote yougoslave, alla pendant un an croupir dans les prisons de Chibenik et de Maribor.

On ne peut demeurer indifférent à cette chronique précise, haute en couleurs, à cet amalgame bouillant que furent toujours les populations balkaniques, à cette prise de conscience de gens qui peuvent enfin, tournant ainsi le dos à leurs ainés, exprimer leurs idées, qui ont la possibilité de vivre une vie qui ne soit pas mesquine en raison des interdits de classes, qui, ayant tous accès aux études, éprouvent la fierté de participer aux transformations économiques et sociales de leur pays.

« Il est un pont sur la Drina » ou l'histoire brûlante des Balkans, telle qu'elle s'est faite au jour le jour !

(1) Ed. Plon. Coll. Feux Croisés.

LA FEMME ET SA PUISSANCE

(Suite de la page 1.)

voudrait posséder exclusivement; soit qu'elle entoure l'homme de sollicitudes inopportunes et surtout amollissantes, la femme est, semble-t-il, rarement bienfaisante à l'homme supérieur. Il y eut cependant des compagnes admirables, qui surent comprendre et développer même le génie de l'homme aimé. Je pense à la femme de Carlyle, qui, jeune encore et admirée, alla s'enfouir avec lui dans une retraite âpre et hostile, acceptant les plus durs travaux, afin qu'il pût, dans la solitude nécessaire, accomplir son œuvre d'écrivain. Le rôle de la femme, rôle difficile et magnifique, est non seulement de partager, par la compréhension, la vie intellectuelle de l'homme; mais, par son amour constant et discret, de relever son courage, de faire renaître, s'il le faut, la confiance en lui-même et l'enthousiasme fécond. Lorsqu'on aime vraiment, tout devient facile, les plus grands sacrifices sont acceptés avec joie. Alors, dit Michelet, « la femme crée le créateur. Et il n'est pas de rôle plus grand ».

L'amour, en effet, demeurera pour la femme, mieux encore que pour l'homme, le grand facteur de progrès et d'élévation individuelle. « Sois bonne, la bonté contient les autres choses », disait Victor Hugo à sa fille. Aimer, c'est la vocation première de la femme, et la parole immortelle, transmise du fond des siècles par la noble Antigone, restera la plus belle devise qu'une femme puisse adopter : « Je suis née pour aimer et non pour haïr ». La bonté, la patience et l'amour, quelles puissances sublimes peuvent donner à la femme ces forces réunies ! Là se trouve le pouvoir supérieur qui l'anime, et loin d'être une faiblesse, il devient sa vraie force. Combien de légendes naïves, de poésies charmantes ont été inspirées par le cœur de la femme.

Plus elles sont lointaines, évocatrices pour nous de l'enfance des peuples, plus elles nous paraissent émouvantes; souvent, tel un trésor, se cache sous leur transparence un symbole ou une vérité, comme dans la légende d'Isis, déesse d'Egypte. Toujours, en elles, vibre un cœur de femme, où brûle éternellement l'étincelle ardente de l'amour : amour maternel, amour de l'humanité, amour d'un homme, tous également grands et purs parce qu'ils sont sincères, tous capables de transformer celle qu'ils animent, et même ceux qui en sont l'objet. C'est là sans doute le sens caché de cette jolie légende qui date de deux siècles, où l'auteur, une femme, fit entrer, en quelques pages, toute la tendresse de son cœur. « La Belle et la Bête », c'est l'histoire d'une jeune fille, aimée, jusqu'au sacrifice, d'une bête horrible, sans esprit, mais au cœur aimant. Longtemps, effrayée d'un tel amour, la Belle repousse la Bête qui silencieuse et désespérée, se laisse mourir de faim. Touchée de cette douleur, la Belle au grand cœur comprend qu'elle aime la Bête, et dans un effort héroïque, accepte de partager sa vie. Cette action magnifique, accomplie par amour, brise l'enchantement : la Bête se transforme, sous les paroles de la Belle, en un beau et jeune prince prisonnier de cette forme hideuse jusqu'à ce qu'une femme l'aimât assez pour lui redonner, par son amour, la beauté et l'esprit. Elle seule, la jeune héroïne du conte, pouvait deviner, sous cette affreuse enveloppe, le cœur exquis qui se cachait, comme le diamant sous la gangue. Le cœur féminin possède ces intuitions merveilleuses : il recèle, en lui-même, la puissance magique, celle de l'amour, qui transfigure les êtres et leur permet d'accomplir les plus nobles actions.

UNE RÉVOLTÉE.

REPORTAGES

XVI - CHINA, *boy*

Por Víctor GARCIA

El budismo está en auge —me traduce Hong Chia Chu. El decano del templo budista Pi Lu, el mayor de la ciudad, así lo considera. El templo cuenta en la actualidad con 60 sacerdotes y sólo en lo que va de año, añade, han habido 700 estudiantes ingresados para seguir el sacerdocio budista. El budismo se manifiesta pujante y sólo en la provincia de Kiangsu hay más de un millón de feligreses, si sumamos los distintos sectores del budismo que contiene diez diferentes ramas en todo el país que marchan sin discrepancias aparentes. Hasta qué punto puede considerarse pujante el budismo, con un millón de adherentes, cuando Kiangsu cuenta con 50 millones de habitantes, queda por ver.

Al sur de la ciudad se halla también, como en casi todas las grandes urbes chinas, una colina dedicada a los mártires sacrificados por el Kuo Min Tang. El lugar está sembrado de grandes escupideras, como ya es costumbre ver en todos los sitios públicos, y una gran piedra conmemorativa se alza en la parte cimera de la pequeña colina. La leyenda conmemorativa es obra, así como su trazado, del propio Mao Tsé Tung, considerado como un gran calígrafo en el país, lo que implica no poca importancia, ya que la caligrafía, como hemos tenido ocasión de señalar, se estima arte mayor, por encima de la escultura y la arquitectura, en el Extremo Oriente, tanto en China, como en Corea, como en el Japón.

En Nanking nunca me he llevado esta impresión de saturación que ofrecen la mayoría de las ciudades chinas. El centro de la ciudad, el Sin Chen Kou, aparece a todas las horas del día sin grandes multitudes, como es común en los demás centros urbanos de las otras ciudades chinas. Parece como si un castigo pesara sobre Nanking por haber sido la capital del Kuomingtang.

SOBRE EL YANG TSE

La ciudad la abandono por el río. Durante 24 horas mi morada será el «Kiang An» que, Yang Tsé abajo, me llevará hasta la populosa Shanghai. Serán 392 kilómetros de navegación fluvial, con largas paradas y un navegar tranquilo por el más ampuloso de los ríos chinos y uno de los factores más importantes que nos ayudan a comprender la idiosincracia de este gran pueblo. La regularidad de su curso, la generosidad de sus aguas y el recorrido que del Tibet hasta el Mar de China realiza, uniendo entre sí, más que separándolas, las diferentes poblaciones emplazadas en su cuenca, han hecho mucho más, para la unidad demográfica de los hijos de Han, que todos los decretos, conquistas e imposiciones de cuantas dinastias se han sucedido en el poder político del Chung Kuo. Lo que el Huang Ho tiene de voluble, lo tiene el río Azul de constante, y bien que sus inundaciones son catastróficas y afectan a una población no menor de 70 millones de habitantes, el Yang Tsé Kiang es estimado en la misma intensidad que el Huang Ho es temido.

Con una longitud de 5.200 kms, una cuenca que rebasa los dos millones de kilómetros cuadrados y 40.000 metros cúbicos de agua vertiéndose en el Mar de China cada segundo, hay pocos ríos en el mundo que puedan comparársele.

A pesar de iniciarse a más de 5.000 metros de altura, en las estribaciones norteñas del Himalaya, el Yang Tsé es navegable, a lo largo de 2.850 kilómetros, por navios de respetable tonelaje. Si en la navegación se quiere tener en cuenta también al «sampan» que con su quilla plana no reclama más de 30 centímetros, se puede estimar que el Río Azul con sus afluentes tiene una red fluvial navegable de 45.000 kilómetros. En la época de crecida, inmediatamente después del deshielo de las nieves en el Tibet, cuando en la desembocadura el río entrega al mar más de 60.000 metros cúbicos de agua por segundo, barcos desplazando 1.400 toneladas llegan hasta Chung King, que dista del mar unos 2.600 kilómetros.

Después de haber marchado en riguroso paralelismo con el Mekong, por más de 800 kilómetros, el Yang Tsé se decide a cambiar bruscamente de rumbo a la altura de Likiang, dejando a su compañero de viaje, que continúa atraído por la lujuria tropical del Sud Este, al que sólo abandona, después de haberla fecundada en toda su extensión, en la punta extrema meridional vietnamesa, a 10 grados solamente de la línea equinoccial, y el Río Azul después de inciertos zigzagueos, se decide a emprender un descenso vertiginoso hacia las tierras bajas que sólo alcanzará luego de haberse abierto paso por los desfiladeros más impresionantes del mundo. Este empeño del gran río como el de todos los ríos en alcanzar el nivel del mar, posibilita que el Szechwan, a pesar de hallarse tan distante del mar y de los centros de actividad, todos ellos jalonando el litoral, disponga de una via de comunicación transitable durante todo el año, a través de la cual sus grandes ciudades de Chengtu y Tchung King pueden siempre mantener contacto con Changhai, Hankow, Nanking y todo el Este de China. El Szechwan, a pesar de este aislamiento geográfico es, gracias al benemérito Yang Tsé, la provincia más poblada de China y cuenta con más de 65.000.000 de habitantes.

El río, cuando pasa por Tchung King, ya está a 165 metros sobre el nivel del mar solamente y sus aguas, hasta I Chang, 600 kilómetros hacia el este, registran una inclinación de 19 cms, por kilómetro. A pesar de lo fácil que resulta para los motores el remontar esta inclinación, antaño se precisaban hasta 300 «coolies» para remolcar los juncos que se dirigían a Tchung King. De I Chang hasta Hankow, setecientos kilómetros más hacia la desembocadura, el desnivel pasa a 3,5 cms. solamente por kilómetro y la navegación hasta I Chang admite navios rebasando inclusive las 3.000 toneladas. De Hankow hasta el mar, el río es de una amplitud y mansedumbre única y su desnivel llega con dificultad a 1.5 cm. por kilómetro y en el período de verano, cuando sus aguas alcanzan los más favorables niveles, se vé repetidamente, en los muellos de Hankow, barcos con capacidad de 10.000 toneladas.

Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer.

Guillaume d'ORANGE.

Visita inesperada

« ...Je pleurerai sur les enfants des rois avec vous, pourvu que vous pleuriez avec moi sur les petits du peuple.

« ...et si la balance doit pencher, que ce soit du côté du peuple. Il y a plus longtemps qu'il souffre. »

(Victor-Hugo : « Les Misérables »)

Reparaba la rueda de una remolca a la puerta de mi casa, cuando alguien a mis espaldas me interpeló :

—¿Es usted español ?

—Y de Toledo —respondí al tiempo de volverme para ver quién me hablaba.

—¡Un cura! —me dije, al ver que mi interlocutor vestía una sotana negra como un aquelarre.

—Con tanto gusto —dijo tendiéndome la mano, que acepté con cierto natural y no mal fundado recelo. Y prosiguió : —También soy toledano, aun que habito en la provincia de Avila.

Como me pareciera que el toledano-abulense no esperaba buena acogida, le invité a entrar en casa.

—He aquí un paisano —présenté a mi compañera—; pon café y pastas.

Y al paisano, empleando las palabras de cierto amigo mío :

—Siéntese y «cómalas, que son de Toledo».

Mi mujer no se hacia cruces porque nada entiende de estas mojigangas ; la buena mujer, como la visita, tampoco esperaba en mi tal ocurrencia. Satanás acababa de abrir a Dios las puertas de su casa y le había hecho entrar en ella.

Le dije que la casa era suya, mas le adverti que quien se la ofrecía era un agnóstico y un racionalista, cuyos hijos estaban sin bautizar, respondiéndome «que nada tenía que objetar porque el hombre es libre en sus creencias». No obstante, él era católico y creía en Dios, lo que no le impedía ser amigo de quien no creyera. Al oír como se expresaba pensé un poco en Monseñor Bienvenido Miriel.

Zanjadas asi las diferencias religiosas, mi paisano aceptó silla, café y pastas. Y como era lo que en este país que nos cobija se llama un «beau parleur», no me disgustó oirle hablar de mi tierra. De la tierra pasamos a hablar de libros y de los libros salió...

—No he leído ese libro que usted me dice, de Bernanos, no ; pero hace pocos días lei un libro de otro autor, que se titula : «Un millón de muertos» —contestó.

—Si ese millón de muertos a que se refiere son los sacrificados por el falangismo en España, sin querer ofender personalmente al paisano que acaba de tomar posesión de su casa, debo decirle que, de esa matanza, la iglesia española es completamente responsable —le espeté.

La cincuenta megatones, no le hubiera producido tanta alarma. Se defendió como pudo diciendo que de los asesinatos del franquismo la Iglesia española no tenía ninguna culpa ; que los obispos españoles estaban en su mayoria contra el régimen de Franco, y que era verdaderamente lamentable que en nuestro país hubiesen ocurrido cosas tan monstruosas.

Objeté que, a pesar de lo lamentable y todo, esas cosas tan monstruosas habían sucedido y que me resistía a creer en la oposición de los obispos españoles al régimen franquista.

—Dígame —le rogué— : ¿Es que los obispos españoles no son los de 1936?

—No todos, pero si muchísimos —respondió.

—¿Es que no conoce usted la «Carta colectiva de los prelados españoles»? —insistí.

A esta pregunta mi visitante quedó unos instantes pensativo, pasados los cuales se explicó :

—Veinte mil sacerdotes fueron sacrificados por los republicanos —¡no dijo rojos!—. Estos veinte mil sacerdotes eran carne de su carne (de los obispos, se refería) ; veinte mil sacerdotes que eran hijos del Señor. No debe extrañarle, pues, que nuestros obispos lloren a estos veinte mil sacerdotes y que, como consecuencia de ello, cometieran el desliz de suscribir aquella «Carta colectiva».

Me quedé maravillado de la gran comprensión de mi paisano para con sus obispos. Ahora fué a mi a quien correspondió quedar pensativo. El Monseñor Bienvenido Miriel de Victor-Hugo, se convertía de pronto en el P. Rodin, de Eugenio Süe.

—Entre Arlés y Niza, en un vagón de ferrocarril —me desbordé— otro sacerdote español me dijo ya esto. Y me dijo algo más monstruoso. Llegó a decirme que el franquismo había cometido ese millón de asesinatos en nombre de Dios. Blasfemia tal no se le ocurre a ningún ateo. Usted no me dice tanto, pero me repite que sus obispos lloran veinte mil sacerdotes sacrificados, y ni su compañero ni usted han pensado en los sacerdotes vascos sacrificados con el asentimiento de esos obispos. Tanto usted como el sacerdote del tren se olvidan que la «Carta colectiva» se publicó antes del sacrificio de estos veinte mil sacerdotes. Y repito veinte mil por no contrariarle demasiado, pero que usted y yo sabemos que no son esos miles. Es curioso que ni a mi compañero de compartimento en el tren, ni a usted, se les ocurra decir que aquellos sacerdotes cayeron mezclados entre quienes respondieron a las peticiones de pan del pueblo español con ráfagas de ametralladora, con los bombardeos de la Legión Cóndor y con las legiones de Mussolini. Además, ese es el inmenso abismo que separa a sus obispos del pueblo español : Mientras que sus obispos lloran por un puñado de sacerdotes, el pueblo español llora por un millón de sus mejores hijos, trabajadores manuales e intelectuales, asesinados por el régimen franquista con la complacencia de sus obispos.

Mi visitante se levantió de la silla diciendo :

—Todo cuanto usted me ha dicho son verdades que no pueden discutirse. Ante la verdad hay que inclinarse. Vuestras llagas son más dolorosas. Es tarde y debo irme, pero le visitaré de nuevo.

Han pasado más de tres meses y mi paisano no ha vuelto a visitarme. Esto me ha decepcionado algo, pues llegué a pensar vendría a pedirme la bendición.

Pedro CARRILLO.

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

(Suite de la page 3.)

de l'homme, aux Nations Unies. (S.Œ.P.L.)

Et la dite Commission en aura pris note, se mettant en vacances jusqu'au mois de juin.

Rien ne presse. Puisque même les protestants anglais et américains soutiennent Franco !...

⁂

L'O.N.U. EN VACANCES JUSQU'EN JUIN

Les pauvres ! Faut bien qu'ils se reposent !

⁂

ROBES DE GROSSESSE POUR DEMOISELLE

Londres. — *Ecriteau aperçu hier matin dans la vitrine d'un magasin de robes de la banlieue londonienne : « Robes de grossesse pour demoiselle moderne ».*

Tiens, tiens ! Y aurait-il quelque chose de changé dans la prude Albion ?

⁂

PARCE QU'IL AVAIT VOLE DEUX POULES, UN PERE DE HUIT ENFANTS S'EST PENDU DANS UN BOIS

Alençon, 24 février. — Alors qu'il travaillait à Alençon, un manœuvre de Laigle, Joseph Lassoie, 34 ans, père de huit enfants, apprit que les gendarmes le recherchaient : il avait, le 18 février, volé deux poules.

Lassoie quitta aussitôt son travail et alla dans le bois de Saint-Sulpice-sur-Rille, où il se pendit.

S'il avait volé 20 milliards, on l'aurait sans doute honoré partout.

Moralité : pour être tenu pour honnête : volez beaucoup.

⁂

LES FEMMES BRITANNIQUES ET L'ARRET DES ESSAIS NUCLEAIRES

Londres. — Une pétition, signée par quarante-trois mille femmes, et demandant aux grandes puissances de prendre, quand il en est encore temps, des mesures pour arrêter les essais nucléaires et réviser leur politique de désarmement, a été remise, hier matin, à l'Amirauté, résidence officielle du premier ministre.

Le cher Mac Millan, le cher Kennedy et le non moins cher Khrouchtchev en sont tous remués.

⁂

UNE « LIGUE POUR L'AUTODETERMINATION DES PEUPLES »

Paris. — *Un communiqué annonce la constitution, sous la présidence de M. Maurice Schumann, président de la Commission des affaires étrangères de l'Assemblée nationale, d'une « Ligue pour l'autodétermination des peuples ».*

Le but de cette ligue est « d'appuyer les efforts des peuples capables de se gouverner eux-mêmes pour obtenir ou retrouver leur indépendance ».

Parmi les membres de cette Ligue on relève les noms de sir Tufton Beamisch, membre du Parlement britannique ; de MM. Giuseppe Bettiol, président de la commission des affaires étrangères de la Chambre des députés italienne, et Alain Peyrefitte, député. Le communiqué précise que des groupes parlementaires de douze membres sont en formation dans chaque pays démocratique.

Les membres du groupe parlementaire français sont les anciens ministres et députés Claudius-Petit, Arthur Conte, Coste-Floret, Maurice Faure ; les députés, Jean-Paul David, Habib-Deloncle, Junot, Muller, Palewsky et Sorel, et les sénateurs général Béthouart et Carcassonne.

La préoccupation essentielle de cette Ligue est, parait-il, d'obtenir l'autodétermination du peuple espagnol.

L'ECOLE MODERNE

(Suite de la page 3.)

te étouffée par les renforts que le gouvernement envoya pour maintenir ce qu'il appelle l'ordre.

La répression fut terrible, on arrêta un peu partout : 204 personnes à Barcelone, 56 à Sabadel. L'état de siège est proclamé en Catalogne.

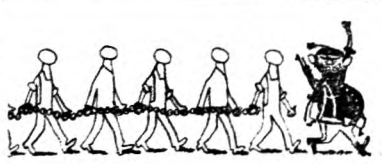
Mais déjà les journaux de la réaction désignent des coupables.

On perquisitionne chez Francisco Ferrer, au Mas Germinal à Mongat, en son absence. Tout le fonds de librairie de la Maison d'édition, 110.000 volumes, est enlevé par la police.

Bientôt Ferrer est arrêté. Cette fois l'Eglise tenait son homme, elle ne le lâcha point et de peur qu'il ne fût une fois de plus innocenté des crimes dont on l'accusait, par une parodie de justice on en termina avec celui que l'Eglise considérait comme un ennemi redoutable, celui que la réaction estimait être un danger public pour la stabilité du régime.

Jugé arbitrairement et condamné avant que la protestation internationale se fasse entendre, il était fusillé.

Hem DAY.



⁂

La pauvre Espagne, courbée sous le joug d'un roi, dont on ne saurait dire s'il est plus criminel qu'imbécile ou plus imbécile que criminel, d'un roi qui n'est que l'exécuteur des hautes œuvres des moines et des soudards, avait besoin d'un grand sacrifice pour réveiller les cœurs, pour faire éclater l'étincelle qui détermine la révolution bienfaisante par laquelle le malheureux pays, cependant si digne et si fier, reprendra dans le monde la place à laquelle il a droit.

Alfred NAQUET.
Paris, 19 octobre 1909.

COLLABORATION

ENTRE EL LEGON Y EL TRACTOR

III

Es improbable —o, por lo menos, a mi me lo parece— que el régimen que se estabilice en España, tras la caida del franquismo y las peripecias inmediatas subsiguientes, tenga un carácter de marcado izquierdismo y...

Pero me asalta un pálpito de angustia: Es que se puede decir una cosa asi? «Aquí, decía Figaro, creen que sólo ama a su patria aquel que con vergonzoso silencio, o adulando a la ignorancia popular, contribuye a la perpetuación del mal...» Algo parecido habré de decir yo tomando por «aqui» el reducido espacio que son nuestros medios.

Y no sin fundamento puedo decir que yo sé que más de uno y más de dos y más y más de nuestros compañeros, al hablar o al escribir, adoptan la actitud que nuestro Peiró definia, al comenzar su libro «Problemas y Cintarazos», con estas palabras:

«Y la verdad es que ahora, al hablar por medio de estas páginas, vale más lo que callo que lo que digo. ¿Por cobardia? No he de ocultarlo: por cobardia. Que existiera Dios y descendiese de los cielos a denunciar las mil perrerias que todos sabemos y silenciamos, y habría de oír como los gozquecillos y los carcas disfrazados de rojos le ladraban: ¡Derrotista! ¡Derrotista!... »

¿Por qué esa postura? En Peiró en aquellos instantes y frente a quienes hace referencia, había una cierta razón de silenciar la verdad; en nosotros, y hoy, y entre nosotros mismos, no hay ninguna razón. Y no se trata de denunciar perrerias sino, simplemente, de decir que ya vale de forjar castillos en el aire pensando que el Comunismo Libertario, o una España Federal, o simplemente la restauración de la II República están en el inmediato «tras-Franco».

Aquí se haría necesario un análisis detallado de la situación, midiendo la realidad de nuestras fuerzas y de las de los demás, pero nos llevaría muy lejos y, en trazos generales, casi todos los militantes saben a qué atenerse al respecto; aunque no lo digan. Por lo tanto, voy a dar por sentado lo que dije al comenzar: que es casi seguro que el sistema que se estabilice en España tendrá un carácter poco izquierdista ni avanzado. Que subsistirá el principio de la propiedad, y los privilegios y las injusticias. Y que en tal ambiente hemos de comenzar la lucha por la emancipación nuestra, de la classe trabajadora.

Vimos, en el articulo anterior, la apatia de la clase salariada del campo, frente a los remilgos paternalistas de Doña Manuela y el escéptico Don Antonio. Quienes saben cómo es la tarea del labrador no ignoran que precisa de él interés —del cariño, del amor— todo de quien la realiza. Asi, de esa forma, con el Don Antonio escéptico, la Doña Manuela meticona y ponte - en - todo, el encargado versallesco que alquila sus sobrinos para la pantomima (seguro que la casa del lugar, esa que tiene puesta en el pueblo, está llena de lo que le hurta al patrón) y unos trabajadores que no sienten ninguna ilusión en la tarea, se puede ir tirando... pero no se puede ir muy lejos. Se percatan de esa realidad los Don Antonios, y todos los que saben de la realidad del campo español, y tratan de encontrar una solución de recambio. He aquí la que el articulista que menciono apunta bajo el titulo «La unidad Tractor-lujo».

«Aun admitiendo la premisa anacrónica y melena de que la tierra debe de ser de quien la trabaja con una herramienta, el hombre no trabaja la tierra con una herramienta, sino con una máquina. La posible unidad «hombre-azada» u «hombre-arado romano» se ha transformado en la unidad «hombre-tractor»...

Y se nos detalla, a continuación, que en el caso de Andalucia, ni esa unidad, la del hombre-tractor, es lo suficiente amplia para darle a la tierra todo el rendimiento, acaso, se precisaria la «unidad hombre-cosechadora», se nos dice. Y en todo el análisis se parte del costo y amortización de las máquinas, pero no se dice una palabra de la otra parte de la unidad, o sea, del hombre. Se da por sobreentendido que el hombre es Don Antonio, el que va con el coche, de visita, o a llevarles a los obreros un aparato de televisión... que no irán a mirar.

La idea de ampliar lo más posible los limites de las explotaciones agricolas, concuerda con nuestra aspiración colectivista y con la necesidad general del país. La política de distribución parcelaria que el sistema franco-falangista se dió por base de su cacareada revolución agraria —que está aun por hacer, que sólo se hizo en escasas zonas y bajo los planes que ya estaban establecidos por la República— es algo que está condenado a muerte desde el instante mismo de nacer; pues que nace con retardo. El estudio que se hace en «ABC», ese del que nos venimos ocupando, no sirve sólo para señalar la necesidad del agro andaluz, sino que es el reflejo de la necesidad de las dos Castillas, de Extremadura, de Aragón y de todas las zonas donde la mayor extensión está en tierras de secano. En todas partes, sin necesidad de «estudios» de esa indole, el fundo tiende a extenderse, eliminando las márgenes de la pequeña propiedad. En Andalucia no se produce el hecho porque la pequeña propiedad nunca existió, pero en esas otras zonas, desde la caída de la República, se hace realidad lo del pez grande y el chico.

Era, ese feñómeno, inevitable, quizá que a más largo plazo, pero inevitable de todos modos, aun con las facilidades de desenvolvimiento que el pequeño propietario encontraba en la República, pero metido en el galimatias del control de simientes y abonos y declaraciones de cosechas y demás lios, no sólo el pequeño, sino hasta el mediano propietario ha desaparecido o está desapareciendo. Sólo aquellos que disfrutaron, y disfrutan, del apoyo del régimen por su afección al mismo y los que tenían, como se dice en mi tierra, «el riñón cubierto» y pudieron modernizar los aperos de labranza, es decir, mecanizar la misma, han hecho frente a la situación y van adquiriendo las pequeñas propiedades de los que se deciden a emigrar hacia las zonas industriales o al extranjero, antes que vivir en condiciones infrahumanas.

Y cuando se desencadena sin freno alguno esa... podríamos denominarla fatalidad, nos salen por allá los del Instituto Nacional de Colonización, creando Pueblos nuevos, a base de parcelitas de terreno con diez hectáreas, un buey y unos aperos del siglo I antes de Jesucristo.

Asi está el panorama. En una situación sin posible salida. Los grandes fundos tienden a extenderse, pero faltos del interés que el trabajador agrario tiene que poner en la tarea, han de fracasar a corto plazo. Las zonas que aun existen en donde el pequeño propietario se pega al terruño y aguanta lo imposible, y las nuevas zonas creadas por Colonización, han de seguir la misma suerte. De ello se han dado cuenta ya algunos economistas y se habla de unas no sé qué Sociedades Anónimas de Explotación Agraria. Y entre las fuerzas políticas de la oposición parece ser que los comunistas han dicho algo de una «planificación». No sé lo que dijeron; solo recogi lo que, en cierta crónica, inserta en nuestro desaparecido «CNT», la compañera Federica citaba. Nosotros debemos, también, estudiar el problema en su amplitud y darle nuestra tónica.

Yo creo que no podemos negar de redondo la necesidad esa que es la explotación en gran escala, pero debemos de considerar que, falta España de una industria que absorba el excedente de la mano de obra, al adueñarse la máquina del campo, nos es preciso el exigir, al sistema que sea, pues que sea cual sea habrá de escucharnos en esa aspiración, que el campesino adquiera el derecho al empleo y se regule, a tal efecto, la mecanización, al par que le sea facilitada, a toda familia obrera del campo, una extensión determinada de tierra para el cultivo de legumbres, etc.

No creo yo que podemos pensar que la revolución partirá solamente del campo, pero algo de razón tenían nuestros antecesores, aquellos de la organización «Tierra y Libertad». En un país como el nuestro, aún es posible que el campesinado sea factor determinante en la marcha hacia el progreso.

La tarea de hacer que los campesinos tomen consciencia de sus derechos, es nuestra faena.

F. J. LALUEZA.

DE LA ACTUALIDAD

MARX Y BAKUNIN

II

El análisis del «culto a la personalidad» bolchevique ha sido falso porque «K» no podía acusarse a sí mismo. De ahí el sofisma. Por otro lado, la prensa burguesa, capitalista y estatal, han glorificado a Stalin y lo han reivindicado. Ni al bolchevismo ni al capitalismo-estatal le ha interesado ir al fondo del problema y es que el déspota defiende al déspota y el Estado al Estado.

Volviendo a nuestro punto de partida, la quiebra del comunismo (?) en la U.R.S.S. es la quiebra del marxismo y el ascenso a primer plano del bakuninismo.

Anteriormente hemos hablado de la «realidad», es decir, lo que palpamos, y hemos dicho que existen elementos que escapan a la voluntad humana, que colaboran instintivamente a formar esa realidad. Esto explica, de cierta manera, el avance de Marx sobre Bakunín desde el punto de vista numérico «influyente». Ahora bien, la idea bakuniniana llevando en sí la semilla — raíz — de un cambio radical de la civilización humana, no fué nunca «extirpada» ni por el ascenso marxista ni por el cúmulo de dificultades presentadas.

La vida, el progreso humano, tienen etapas contra las cuales hay que luchar, pero si las fuerzas son inferiores, son provisionalmente vencidas y las etapas se cubren, pese a la lucha mantenida. Este ha sido el caso. Resolver el problema moral y económico de la sociedad humana no es un «alzamiento», no es una «algarada», es algo mucho más complejo, en el que juegan factores de toda índole, desde los psíquicos a los económicos. Bien decía Gustavo Landauer en su obra «Revolución», citando a Proudhon «que la revolución social no tiene ninguna semejanza con la revolución política».

El hecho, pues, que provisionalmente el marxismo haya tomado la delantera al anarquismo, no quiere decir de ninguna manera que haya triunfado sobre el anarquismo. Simplemente, el marxismo se ha gastado, dejando libre el camino al anarquismo. Ha realizado la gran experiencia, es decir, ir al comunismo-anárquico (pues el comunismo sin Estado no es otra cosa) a través de lo que Bakunín negaba, es decir, por el Estado marxista.

Hoy el camino del socialismo libertario se encuentra más despejado. Marx, antes de su verificación histórica, era una incógnito; hoy esa incógnita está despejada y no queda de él nada más que el Estado bolchevique con sus apéndices, pero constantemente modificado para modificarse en el Estado pura y simplemente.

En este caso, es decir, en las corrientes del pensamiento humano, juegan factores experimentales y evolutivos. Tras el engaño, el espejismo, se vuelve de nuevo a la «realidad» de la transformación del orden social existente, quedando para el nuevo experimento la solución socialista libertaria. Pero esta solución, contraria al marxismo, no es finalista en sí, sino que tiene perspectivas progresivas ilimitadas. Es el indicio de una nueva civilización sin límites. Limitar el socialismo libertario o el anarquismo, es degenerarlo y encasillarlo en el mito. La humanidad no puede cerrar la puerta de la evolución humana. Pero para iniciar la marcha socialista libertaria, debe iniciarse por el camino del socialismo con libertad.

La etapa socialista autoritaria ha sido cubierta y el mundo no retrocede, es decir, el intelecto humano y la propia complejidad del sistema de la producción no vuelve atrás, sino que avanza. De este principio que políticamente se niega, la humanidad avanza en contradicción directa con las fuerzas que la frenan.

La potencialidad, pues, del socialismo libertario, no radica en su fuerza organizada, sino en la cristalización de las ansias humanas. Querer reducir la realidad socialista libertaria al número de sus adherentes es menospreciar al anarquismo. Reducirlo a una pura y simple organización, es reducirlo al marco de un partido político, y el anarquismo no es eso, es una corriente del pensamiento humano.

La forma en que el marxismo ha menospreciado al anarquismo, lo lleva a su propia contradicción. Su fracaso reivindica al socialismo libertario y le da fuerzas. La profecía de Bakunín de que «en Moscú se encendería la estrella roja que alumbraría al mundo» sigue aun por realizarse y es muy posible que venga de Moscú la verificación del socialismo libertario por la misma presión de la acción trabajadora, engañada por el espejismo bolchevique. *Abel PAZ.*

FEUILLETON « ESPOIR » Número 12

LA COMUNA
(LA COMMUNE)

Trad.: J. RUIPEREZ Ediciones C.N.T.

Por Luisa MICHEL

No, todos los hombres no eran viles; pero el prefecto Valentín y el general Crauzot disponiendo de fuerzas considerables, se sirvieron de ellas cual nunca lo hubiesen hecho contra la invasión.

La guardia nacional del orden se unió al ejército; el aplastamiento de la «Commune» de Lyon dió principio.

El combate duró cinco horas en la Guillotière y en numerosos lugares de la ciudad.

Después de esas cinco horas de lucha de hombres mal armados contra batallones, la «Commune» de Lyon dejó de existir.

Sacudidas por el estilo de las que agitan los miembros de una persona herida mortalmente en plena vida, se hicieron sentir largo tiempo en las grandes poblaciones luego de recibir el movimiento la cuchillada en la garganta.

Muchas ciudades habían resuelto enviar delegados a un congreso general que debía abrirse el 14 de mayo, en el teatro principal de Lyon.

Al enterarse del nombramiento de la «Commune» de Paris, Le Mans se levantó. Dos regimientos de línea enviados de Rennes y coraceros llamados para aplastar a los manifestantes fraternizaron con ellos.

El comité radical de Macón escribió a la cabeza de su manifiesto enviado a la «Commune»:

«La República está por encima del sufragio universal...

«Los golpes de Estado y los plebiscitos son las causas directas de todas las desgracias que nos agobian.»

El plebiscito acababa de demostrarlo una vez más y el nombramiento de la asamblea de Burdeos no carece de misterio cuando se hace uno cargo del movimiento que agitó la Francia entera. Por otra parte, el reverso del sufragio universal no puede ser un secreto para nadie; si se agrega el espanto de las represiones, se verá que solamente los pueblos pudieron ser por completo burlados; todo el resto del país fué mantenido por el terror.

Los republicanos de Burdeos publicaron un manifiesto y el proyecto de un congreso convocado en Burdeos, con objeto de determinar las medidas más apropiadas para acabar con la guerra civil, asegurar las franquicias municipales y consolidar la República.

La «Commune» era entonces la fórmula que parecía más adecuada para asegurar la libertad: Los que firmaban la circular eran gentes que habían ido a la «Commune» no por ajeno impulso, sino en consideración de las tendencias generales y tal vez al propio tiempo disgustados por los manejos de Versalles, manejos de los cuales se puede tener una idea por la siguiente circular, transmitida jerárquicamente, y de la cual se tuvo conocimiento por una alcaldía de Seine-et-Oise:

«**Nota para el señor alcalde.**

«Vigílense a diario las fondas y casas de huéspedes; hágase que los dueños de estos establecimientos inscriban en sus registros el nombre de las personas que admitan en sus casas, y exíjase que estos registros sean presentados en la alcaldia, en la comisaría de policía o en la gendarmería.

«Invítese, por un acuerdo especial, a los particulares que momentáneamente den albergue a extranjeros en la localidad, a hacer de ello declaración en la alcaldía, dando el nombre de las personas, con el lugar y la fecha del nacimiento, su domicilio y profesión.

«Vigílense las posadas, cafés y tabernas. Impídase que ningún periódico **de Paris**, pueda ser leído.»

Toda la jerarquía de empleados, altos o pequeños, del gobierno de Versalles, debía ocuparse de tareas policíacas, y la Francia entera habíase tornado una ratonera. Conforme se iban descubriendo estas indignidades, las conciencias se rebelaban.

En Rouen, en los primeros dias de abril, los francmasones declararon que se adherían plenamente al manifiesto oficial del consejo del orden, que llevaban escritas en su bandera las palabras libertad, igualdad y fraternidad. — Predica la paz entre los hombres, y, en nombre de la humanidad proclama inviolable la vida humana y maldice todas las guerras; quiere detener la efusión de

INTERNATIONALE

EL PENSAMIENTO SOCIAL DE NEHRU

De todos es sabido el prestigio mundial de Nehru, el dirigente político más respetado por la opinión mundial, tanto por su pacifismo, como por su gran respeto a la persona humana sin distinción. Discípulo predilecto de Ghandi, y éste de Tolstoi, llevando a la práctica integralmente, las doctrinas que Tolstoi mismo no se atrevió a realizar, Nehru se ha nutrido de una gran corriente humanista y libertaria.

Qué es lo que ha quedado, de este filtro ideológico, a través de estas tres figuras de tan acusada personalidad, nos lo aclara el mismi Nehru, en un largo artículo de la revista «Economic Review», órgano del Partido del Congreso Nacional de la India, titulado «El Primer principio», en el que Jawaharlal Nehru, sienta como primer principio o base de toda sociedad, el respeto y el desenvolvimiento armonioso del individuo como unidad, atacando por igual los aspectos nefastos de la sociedad norteamericana y de la soviética, como autores de la degeneración moral de las masas.

Empieza diciendo Nehru : «Tenemos problemas interiores numerosos e importantes a resolver. Pero un examen simple de estos problemas interiores nos lleva inevitablemente a consideraciones de un orden más amplio. Yo no pretendo poseer suficiente claridad de pensamiento o poder dar una respuesta a nuestras principales cuestiones. En un sentido, puedo decir que envidio a aquellos que tienen ideas bien determinadas y que, en consecuencia, no tienen necesidad de darse la pena de examinar más a fondo los problemas del día. Considerando toda cosa desde el punto de vista de una religión determinada, ellos no están perturbados por los conflictos espirituales que acompañan siempre las grandes épocas de transición. Todo lo que puedo decir, con toda humildad, es que mi pensamiento analiza constantemente estas cuestiones.

Nada es más evidente hoy que la conquista, el conocimiento progresivo del mundo físico por el espíritu del hombre, y este proceso continúa a un ritmo fantástico. El hombre puede dejar de ser la víctima de condiciones exteriores, al menos en una gran parte. Pero al lado de este dominio de las condiciones exteriores, se observa al mismo tiempo en el hombre en general, el extraño espectáculo de una ausencia de fibra moral, y de

Por Rafael GARCIA

dominio de sí mismo. Vencedor de la Naturaleza, es incapaz de vencerse a sí mismo.

En los tiempos antiguos, la vida era más simple y más en contacto con la Naturaleza. Ella es en nuestros días de más en más compleja y de más en más rápida

y no deja tiempo de reflexionar ni de interrogarse. Las aplicaciones de la ciencia han puesto a luz una formidable capacidad de energía y potencia, que se ve comunmente utilizada en malos fines.

Siento la más grande admiración por algunas de las realizaciones de la Unión Soviética. Entre estas realizaciones figura el valor que se le da al niño y al hombre ordinario. Pero dicen y con razón que allí hay supresión de la libertad individual. El comunismo está hoy demasiado estrechamente ligado a la necesidad de la violencia; así la idea que él proponía al mundo ha degenerado. Los medios han desnaturalizado los fines. Aquí vemos la influencia enorme que revisten los medios y métodos erróneos.

El comunismo acusa a la estructura capitalista de la sociedad de estar fundada en la violencia y los conflictos de clase. Y pienso que esto es verdad en lo esencial. La cuestión consiste en saber cómo desembarazarse de ella y crear una sociedad sin clases, ofreciendo posibilidades iguales a todos. ¿Esto puede ser realizado por los medios de la violencia, o es posible de efectuar estos cambios por medios pacíficos? Todo esto se opone totalmente al ideal pacifista que Ghandi nos ha enseñado.

Los comunistas, como los anticomunistas, parecen los unos y los otros imaginarse que no se puede firmemente defender un principio sin usar un lenguaje de violencia y sin condenar a aquellos que no hacen suyo este principio. Para unos y para otros no hay matices, todo es negro o blanco. Que es la vieja concepción de los elementos fanáticos de ciertas religiones. Una actitud de tolerancia, es abrigar la duda de que los demás puedan también tener una parte de verdad, la verdad no formando siempre un todo abscoluto; por esto yo prefiero la antigua actitud pagana de tolerancia.

Así la violencia no puede llevar hoy en día a la solución de ninguno de los principales problemas, porque la violencia es demasiado terrible, demasiado destructiva. El aspecto moral de esta cuestión ha sido poderosamente reforzada por su aspecto práctico.

La democracia y el socialismo son medios para llegar a un fin pero no constituyen el fin mismo. Nosotros hablamos del bien de la sociedad. Este bien es distinto del bien de los individuos que la componen, y lo rebasan. ¿Si el individuo es olvidado y sacrificado a lo que se considera el bien de la sociedad, es un objetivo justo lo que tenemos delante?

Se conviene que el individuo no debe ser sacrificado y que de hecho no puede haber verdadero «progreso social» sino es que cuando el individuo tenga la posibilidad de desarrollarse, en evolución constante, y la comunidad en conjunto.

La ley de la vida no debería ser la concurrencia y el apetito de posesión, sino más bien la cooperación, el bienestar de cada uno contribuyendo al bien de todos. En una tal sociedad, se destacaría la importancia de los deberes, no de los derechos; los derechos resultarían del cumplimiento de los deberes; por ello nos hace falta una nueva orientación en la instrucción y crear un nuevo tipo de hombre.

El imperialismo y el colonialismo ahogan las fuerzas sociales progresivas. Ellos se apoyan inevitablemente sobre ciertos grupos o clases privilegiadas, porque tienen

(suite en page 6)

Libre confrontaciôn de opiniones

OTRAS CONCLUSIONES

Voy a probar de no caer en el error de tratar temas que se relacionen con «acuerdos orgánicos». Estimo, como ya he dicho otras veces, necesaria la confrontación de opiniones, ya que ello puede hacerse sin ofender personalmente a nadie, sin llevar la crítica al extremo límite, sin descender ni al insulto ni al menosprecio de la opinión de otros compañeros, todas dignas de tener en cuenta.

Yo no sé por qué me da por suponer que vamos hacia atrás, hacia consideraciones expresadas hace más de tres lustros. Consideraciones que fueron hechas en vista de despertar un sentimentalismo que habría de tener, pero que no tuvo ni ha tenido, la virtud de convencer a todo el mundo, y lo prueba el hecho de que aun está ahí, vivito y coleando, ese franco-falangismo, catalogado por unos simplemente «franquismo» para no espantar a liberales timoratos y a otros demócratas que obran casi enteramente como muchos otros dictadores, aunque les repugne, aparentemente, tal denominación.

No, amigos, eso de dorar la píldora, de pretender aprovechar todas las circunstancias para hacerlas jugar en nuestro favor, han dado poco resultado positivo; quien haya querido ha podido comprobarlo, o lo puede comprobar a todas horas. La dictadura de España, como tantas otras, no caerá ni con moderaciones, ni con transigencias inútiles, ni con transgresiones. Repetidamente hemos podido verlo durante los largos años que duran las de España y Portugal — sin ir más lejos —, que las dictaduras se combaten con algo más que palabras y buenas intenciones. O de pactos y alianzas, si éstos no van seguidos de una acción apropiada y directa.

Ahora bien, aun a fuer de porfiar e insistir, habrá que volver también a decir que cuando un pacto se hace entre partes sumamente heterogéneas, tanto que hasta el principio de dignidad quede prácticamente abolido, por no decir olvidado conscientemente, entonces es de todo punto imposible obtener nada apreciable al fin propuesto. A menos que sólo se desee un simple cambio de decorado y semejantes o parecidas personas, cambiando sólo el nombre, se substituyan a sí mismas y en lugar de «gobernar» despótica y dictatorialmente, lo hagan en nombre de un supuesto rey o de otra pamema cualquiera, pero sin dar al pueblo toda la amplia libertad que necesita para que, sin cortapisa alguna, decida de su entero porvenir.

¿Es para eso necesario hacer concesiones (en nuestro lugar) que nos coloquen en actitud rayana con la dejación casi completa? ¿Hemos de cerrar los ojos a todo y a todos y liarnos con gentes, no sólo poco «gratas», si que también de triste memoria? ¿Dónde estuvieron y qué hicieron todos esos «falangistas arrepentidos» (?) hasta hace bien poco, o los que ahora se presentan no se con qué programa, tendencia, objetivo y finalidad, aunque bien cabe suponerlo, bajo la denominación de «cristianos»? **Cristianos** que antes y sobre todo nos habrían de explicar cómo han venido aplicando su «doctrina» en España, cuáles son las directivas que recibieron del Opus Dei, de Roma, del jesuitismo, organizado o no, o de todos ellos a la vez.

Cometeríamos un error mayúsculo e irreparable, aceptando pactos o compromisos que nos impongan concesiones denigrantes, o que disminuyan y hagan desaparecer hasta la sombra de lo que fuimos, de lo que somos: libertarios. Estoy y estaré en contra de una posición ambigua, circunstancialista o «practicista», capaz, ella sí, de hacernos desaparecer como movimiento revolucionario y libertario. Una revolución no social, forzosa e irremisiblemente desemboca en el estatismo, se estanca y acaba en la reacción, pese a todo, ya que el Estado ha de ser autoritario y por tanto reaccionario, poco importa el nombre que se dé, el manto con que se cubra y los medios de que se valga y ponga en práctica para subsistir.

¿Hemos nosotros, conscientemente, de contribuir a ello, ni aún en nombre de todas las atenuantes habidas y por haber, sin renegar de nuestras ideas, olvidando cuantos por la Revolución cayeron y caen, sin ruborizarnos, sin hacer dejación completa y a sabiendas? Por mi parte, opino todo lo contrario.

A través de la Alianza Sindical, concluída creo que previas y mutuas concesiones, es como primordialmente hemos de llevar la lucha contra el franquismo y todo vestigio del fascismo. Si a la par de la Alianza Sindical se establece un pacto con los partidos no totalitarios del exilio, hecho dentro de la mayor y más completa sinceridad, sin que se nos obligue a tanta y tanta concesión innecesaria, me parece que aun podríamos ganar — valga la frase — bastante tiempo perdido entre dimes y diretes y otras consideraciones y reticencias que a nada efectivo han conducido. Nuestro movimiento jamás se ha apartado de esa trayectoria; a lo largo del exilio ha venido siempre preconizando eso y nada más que eso.

Logrado lo antedicho, si todos y cada cual contribuímos a que el acuerdo general se lleve a la práctica con la mejor y más sana voluntad e intención, sin sobreentendidos, ni reservas y sí con toda la fuerza que podamos y seamos capaces (¿no lo han sido otros pueblos que se lo han propuesto?) la odiosa dictadura que se mantiene en España a sangre y fuego aún, y porque ni a las llamadas «democracias» parece interesar su fin, estemos seguros que tiene la vida contada.

No se diga y repita tantas veces que «no hacemos nada», cosa incierta por demás, sin declararnos antes fatalistas inveterados. Si el optimismo exagerado es contraproducente, el pesimismo recalcitrante es negación absurda y completamente fuera de lugar. He aquí otras conclusiones, que estoy seguro comparten muchos otros compañeros, aunque no se decidan a exponer su sentir desde nuestra Prensa. Porque téngase en cuenta que, callar, no es siempre y forzosamente otorgar.

Julián FLORISTAN

---

sangre y establece las bases de una paz definitiva que sea la aurora de un nuevo porvenir.

«He ahí — dicen los firmantes —, lo que pedimos enérgicamente; y si nuestra voz no es oída, os diremos aquí que la humanidad y la patria lo imponen.»

¡La efusión de sangre! ¡La humanidad! ¡Cuán desconocido era el lenguaje que estos señores hablaban para los salvajes de Versalles!

El 26 de abril, 500 miembros respondiendo al llamamiento del comité federal, se reunieron en la sala de la Federación, a las dos de la tarde. Se rodeó la sala, y el comisario central Gerard, con veinticinco agentes, hicieron su entrada para proceder a detenciones; encontraron la sala vacía, por haberse adelantado la hora de la sesión; se apoderaron de algunos papeles, y presentáronse ante los miembros de la federación internacional. Algunos de ellos fueron detenidos.

Los supuestos directores estaban en el garlito; las autoridades, temiendo aún, hablaban de enviarles a Belle-Isle-en-Mer, o más lejos todavía; veinticinco componían esta primera hornada.

Un periódico publicó en Versalles datos espantosos acerca de los prisioneros.

Había tantos descubrimientos y ramificaciones, que a pesar de la diligencia hecha en el tribunal criminal de Rouen para terminar la instrucción del proceso de los comunales, el asunto, demasiado complejo, no podía ser evocado inmediatamente.

En Montpellier, Tolosa, Burdeos, Grenoble y San Esteban, el movimiento constantemente ahogado, despertaba constantemente; los periódicos perseguidos renacían de sus cenizas, llenando a Versalles de espanto, a pesar de sus cañones que bombardeaban Issy, Neuilly y Courbevoie.

Hubo un momento en que todos en París se volvieron hacia la «Commune», tan feroz se mostraba Versalles; todas las ciudades de Francia pedían el fin de las carnicerías (que entonces comenzaban).

El manifiesto de Lyon, con fecha 5 de mayo, decía que de todas partes habían llegado pliegos a la asamblea y a la «Commune» para dirigirlas palabras de apaciguamiento; sólo la «Commune» respondía.

Sitiado París por un ejército francés después de haberlo estado por las hordas prusianas, tiende una vez más las manos a las provincias; no pide un concurso armado sino su apoyo moral; pide que su autoridad pacífica se interponga para desarmar a los combatientes. ¿Podían las provincias permanecer sordas a este supremo llamamiento?

Este manifiesto lo firmaban los miembros del antiguo consejo municipal, elegidos del 30 de abril, dimisionarios.

La ciudad de Nevers envió a la «Commune» un manifiesto pidiendo la unión indisoluble entre París y la Francia, la pronta disolución, y, si necesario era, la destrucción de la asamblea de Versalles, cuyo gobierno había expirado.

El comité republicano de Melún, cuya divisa era **El orden en la libertad,** declaró aliarse a los que tratasen de curar los males del país, no restableciendo un orden de cosas anticuado, sino asegurando el porvenir.

En Limoges, el 4 de abril, los soldados de un regimiento de línea que allí estaba acuartelado, habiendo recibido la orden de ir a reforzar el ejército de Versalles, fueron acompañados a la estación por la muchedumbre, que les hizo jurar que no emplearían la matanza en París; lo juraron en efecto, y entregaron sus armas a los que les acompañaban; luego regresaron al cuartel, donde ante sus oficiales la ciudad entera les hizo una ovación.

Las autoridades se reunieron en el Ayuntamiento y, como el prefecto hubiera huído, el alcalde se encargó de la represión; ordenó a los coraceros que se apoderaran del destacamento que se negaba a obdecer y cargasen contra la multitud. Entonces se trabó el combate, que pronto se hizo terrible; el partido del orden tuvo, gracias a su número, la victoria; pero el coronel de coraceros y un capitán fueron mueros.

En el Loire, el movimiento revolucionario fué considerable y envió a París delegados encargados de entenderse con la «Commune».

En el Norte de Francia, todas las ciudades industriales, así como las grandes poblaciones del Mediodía, querían su «Commune».

El 28 de marzo, la Argelia dió su adhesión por el pliego siguiente :

«A la «Commune» de París,

«La «Commune» de la Argelia.

«Ciudadanos:

«Los ciudadanos de Argelia declaran, en nombre de sus representados, que se adhieren de la manera más absoluta a la «Commune» de París.

(A suivre)

DE TOUT ET POUR TOUS

HIJOS DE REFUGIADOS

Cuando, hace algún tiempo, estuve en casa de una familia de refugiados españoles, un matrimonio con dos hijos, me sorprendió agradablemente comprobar como, de unos padres casi analfabetos, habían surgido retoños con preocupación para saber; y, lo que es aún de mayor alcance, con madera de militantes en favor de lo que se defiende por parte de los hombres de la C.N.T. Pudo también tener uno satisfacción, en el pasado comicio de Limoges, al comprobar la presencia al mismo de delegados bien jóvenes, seguramente hijos de compañeros ya veteranos.

Atentos al sentido de continuidad, lo que por excelencia mantiene en vigor un ideal, es evidente que ha de complacernos el hecho de comprobar como, tomando un simil corriente: no se ha perdido del todo la semilla echada en el surco, lo sembrado en las conciencias. Claro que lo deseable hubiera sido poder congratularnos de contar lo que precisamente falta: una buena cantidad. El número de los que, por ley biológica de las cosas, van desapareciendo, sabemos que supera a los que quedan en tanto que *elementos nuevos*. ¡Y esto es lo que duele tener que comprobar! Mas lo cierto es que, aún en reducida escala, pueda comprobarse en perspectiva hacia el futuro, una continuidad a nuestra acción militante, pese a las vicisitudes del exilio.

Sentado el hecho de que subsiste caudal de gente moza en el seno de nuestra organización, lo que, evidentemente, hace que sea desplazada una obsesión de tono pesimista a este respecto, bien vale la pena ahora comentar el hecho de que sea una mayoría la de hijos de refugiados político-sociales que viven de espaldas a las preocupaciones de carácter idealista que a los padres han interesado e interesan.

Pueden darse múltiples explicaciones al *fenómeno psicológico* consistente en comprobar como el hijo, o la hija de persona que ha bregado con denuedo en favor de una ideología, que mantiene una convicción, ello le es completamente indiferente; contentos de vegetar como el común de las gentes que viven, se reproducen, y mueren, sin saber ni importarles el por qué de su existencia.

Que a tenor del magistral análisis de José Ingenieros, se deduzca el hecho de que tantos y tantos no sean otra cosa que seres mediocres se explica, puesto que el estado de mediocridad puede decirse que lo han heredado. Respirando en el propio hogar un ambiente vulgar, es lógico que asi sean de vulgares quienes otra cosa no han visto en los años de infancia y de juventud. Pero, que la vulgaridad, la mediocridad, la ausencia de dignidad humana, el borreguismo, el espíritu burgués se note en hijos de quienes han estado bien lejos de poseer tales características, es ya un tanto grave.

Incluso se da el caso de hijos de refugiados que, no solamente se muestran indiferente a las ideas del padre, o de los padres, sino que inclusive consideran como una *chaladura* la ideología sustentada por el padre, o por los padres. Estiman es un infantilismo de sus progenitores el que estos alienten concepciones en favor de la justicia social, de la libertad, y de la humana fraternidad. Situados en el nivel moral de la gente vulgar, creen que todo esto son sueños utópicos, ¡ideas trasnochadas!

He dicho que al respecto de ese divorcio entre padres e hijos pueden darse múltiples explicaciones, y así es. Existen toda una gama de factores que han contribuido a ello. Desde la responsabilidad de los padres al despreocuparse de la formación espiritual de los hijos, hasta la responsabilidad de los hijos al inhibirse sistemáticamente de los consejos paternos. De todo hay...

He señalado lo de *la responsabilidad de los hijos*, en oposición a lo que es ya un tópico harto sobado: lo de «la responsabilidad de los padres». Se habla constantemente de una tal *responsabilidad paterna*, y no se tiene en cuenta que también los hijos llegan a una edad propicia al raciocinio. También los hijos llegan a *sazón*, a una madurez mental, a tener conciencia de lo que hacen y de lo que no hacen. No se puede andar siempre rastreando lo de la responsabilidad de los padres. ¿Acaso los padres no han sido también hijos? Ya en este plan, los padres de la presente generación podrían aducir que ellos, a su vez son hijos de quienes les precedieron, y culpar a sus progenitores de cuantos achaques, de una o de otra índole, les resultaran gravosos. Y puestos ya en este plan, pasando responsabilidades de generación en generación, seguiríamos la leyenda del «Génesis», hasta llegar a los *últimos responsables: la pareja ideal* formada por Adán y Eva...

Inútil es querer justificar, a título de amor de padre, o de madre, el hecho de que los hijos no sientan el ideal de los padres. En más de una ocasión, y en ambiente de refugiados libertarios, he comprobado el detalle de querer paliar el sentir de hijos totalmente diferenciados de los padres en ideas: «Fructidor, si bien no actúa, no se ocupa de nuestras ideas, no deja de ser un buen muchacho». «Mi hijo, Perete, ha demostrado ser inteligente, despierto para el estudio; por sus conocimientos técnicos ocupa un buen lugar en el taller, obteniendo un sueldo elevado». Y asi por el estilo se busca justificar la ausencia de ideología por parte de hijos de refugiados, aduciendo que son buenos; o ensalzando sus conocimientos teórico-prácticos en tal o cual especialidad.

Debería de tenerse en cuenta que entre la masa rebañega (¡y no es tópico el decirlo!) los hay a millones buenas personas, e inteligentes para dar rendimiento al patrón. No negaré que ello pueda ser meritorio. Pero me parece que, para un idealista, lo interesante ha de ser que otros también lo sean, que la evolución progresiva parta ya del hogar. ¡Qué más pueden desear los padres idealistas que los hijos les superen en inteligencia, en sensibilidad libertaria, en dinamismo para la actuación! ¡Ello sería lo ideal! Y de no superar los hijos a los padres, bien está que sientan como ellos el amor a las ideas. Cuando no es asi, cuando no pasan de ser «buenos chicos», o de ser «excelentes trabajadores, listos en el oficio o profesión», o es que tienen una «desahogada situación económica» en realidad no pasan del nivel corriente entre el vulgo, donde tantos y tantos hay igual. ¡Y es triste para el idealista que se toma las ideas en serio, comprobar que sus hijos en nada cooperan a lo que él considera una necesidad!

Hay quienes salieron de España y fueron a otras tierras en plan de refugiados. ¡Ah, pero en ellos, por lo visto, había escasa savia de idealistas. A la primera oportunidad se aburguesaron. Su, llamémosle *idealismo*, iba en relación con el estómago. Habia en ellos, incluso cuando como idealistas actuaban, un pequeño burgués en potencia. Es de comprender que los hijos de ellos sean ya de un principio, como han llegado a ser los padres a la postre. De estos huelga el hablar.

Hay factores psicológicos que escapan aún al más detenido razonamiento. Se ha dado el caso de que padres inteligentes, consecuentes en el ideal, han dado de si hijos zoquetes, o que, sin serlo, ninguna inclinación han tenido por el ideal de los padres. Como via de ejemplo, tenemos el caso de Ricardo Mella, uno de los más preclaros pensadores del anarquismo. Tuvo varios hijos, y no he oído que ninguno destacara en el ideal del padre... Padres que con su vivir han dado ejemplo a los hijos, que han procurado educarlos de un modo racional, enseñarles el ideario ácrata, ¡y todo ha sido en vano! ¿Se puede hablar de la responsabilidad de los padres en casos asi? ¿No será más apropiado aludir a la *responsabilidad de los hijos*? Claro que si nos atenemos a la tesis determinista, es difícil hallar una *responsabilidad*. Ello no es óbice para que se constate lo que es a todas luces lamentable.

FONTAURA.

OBRAS DE FELIPE ALAIZ

El pensamiento anarquista actualmente sufre un colapso por falta de escritores de raíz. Hay tal vez coincidencia de sentir y de expresión con intelectuales de envergadura sin que estos elementos —por lo demás apreciadísimos— se inclinen por nuestro movimiento específico. La producción de estos sabios es interesante, pero cumple una misión paralela —sólo paralela— a la nuestra, que es la del anarquismo definido.

Los grandes hombres de nuestra escuela han casi todos desaparecido, dejando su grandiosa herencia intelectual para que la utilicemos a nuestra guisa. Menos altisonante, pero tan verídica, la obra del compañero Felipe Alaiz puede codearse por acierto y mérito con la de nuestros grandes pensadores, y sin embargo la mantenemos dispersa, escondida, inaprovechada. Con la adición de que la obra de Alaiz es maciza en substancia y pensamiento. Es Alaiz, de los que mejor se han expresado contra el prejuicio estatal; de los que con más acierto y talento han interpretado el sentido libertario de los pueblos, particularmente los rurales; de los que con más agudeza y exactitud han demostrado la inutilidad y la perniciosidad de la política y de los políticos.

El estilo de Alaiz ha sido en toda ocasión brillante y jugoso y sus argumentos —destilando siempre fervor libertario— macizos y concluyentes.

Como escritor hay que contarlo entre los más recios y estilizados de la época. Su relación siempre agrada incluso en los temas que en manos de otros resultarían banales.

Quiérese decir, compañeros, que Felipe Alaiz dejó tras de sí no sólo un montón de anécdotas más o menos divertidas, sino una obra copiosa y caudal valedera para revalorizar la literatura anarquista. A Ricardo Mella, recio escritor, ya se le conoce poco, y a Felipe Alaiz, tan interesante y profundo como Mella, por la dispersión de su obra pronto se le conocería menos.

Urge, en este caso, salvar cuanto Alaiz tiene publicado recogiéndolo en volúmenes. El primero ya ha sido publicado: «Quinet», y en preparación hay el segundo: «Tipos Españoles», y seguirán tres más, esto es, hasta cinco, que suponen la cantidad de materia alaiziana que hasta ahora se ha podido recoger.

Apremia entonces que los compañeros en general se desperecen y atiendan a la difusión de «Quinet», cuya venta en estos momentos no va más allá de mil ejemplares, lo que no cubre más que la mitad de gastos editoriales. Precisa la colocación de otros mil ejemplares, tras cuya garantía aseguramos la aparición de «Tipos Españoles». segundo empuje para la consecución de la meta propuesta: la publicación de cinco volúmenes de las Obras de Felipe Alaiz, o sea un monumento literario anarquista que los conocedores del pensamiento alaiziano podremos ofrendar a las generaciones presente y venidera, seguros de librarles un verdadero mensaje anarquista difícilmente perecible.

A la comprensión y a la voluntad de todos nos confiamos.

Vuestros y de la causa:

LOS AMIGOS DE FELIPE ALAIZ.

24, rue Ste-Marthe, Paris (X°).

LUIS MONTOLIU HA MUERTO

Falleció en esta ciudad y fué enterrado en horas de la tarde del martes, Luis Montolíu.

Nació en Madrid el año 1905. Hijo de un obrero ferroviario, aprendió en su propia carne las injusticias sociales de una monarquía corrupta, y desde la más temprana edad empezó a trabajar para ayudar a sus progenitores, sintió ansias de luchar por una sociedad más justiciera que la que se vivía en aquellos tiempos.

Muy joven se afilió a la organización sindical Confederación Nacional del Trabajo (C.N.T).

Leyó con avidez a los grandes pensadores y luchadores revolucionarios formándose una cultura espiritual y sindical lo más amplia que cabe. Podemos decir que Montolíu era un auténtico autodidacta. Muy joven intervino dentro del Sindicato Ferroviario en los cargos de máxima confianza y responsabilidad. Orador de grandes recursos supo granjearse la confianza de todos los compañeros de profesión. Sufrió muchas detenciones y siempre salía de las cárceles con más entereza que había entrado, pues para Luis Montolíu la cárcel era una escuela de superación societaria.

Al levantamiento franquista salió con las armas en la mano a combatir a los traidores y en las fuerzas de choque de la C.N.T. fué uno más que tomó parte en el asalto al Cuartel de la Montaña. Al ser vencidos los franquistas y fascistas la organización confederal le puso al frente de cargos de máxima responsabilidad. Su capacidad de trabajo hizo de él el hombre apreciado y querido por todos.

Asistió a la mayoría de plenos y congresos que se celebraron en Madrid, Valencia y Barcelona y en todas sus intervenciones demostró grandes conocimientos en las materias que fueron tratadas durante la guerra por la C.N.T.

Como obrero ferroviario formó parte de la dirección del Sindicato Ferroviario afecto a la C.N.T. Más tarde fué consejero del transporte en el Consejo de Aragón.

Fué detenido al triunfar la hiena totalitaria y encarcelado y después de algunos años fué puesto en libertad.

En seguida se incorporó a la lucha clandestina contra el régimen oprobioso imperante en España, pues los años pasados en las cárceles no aminoraron el espíritu del luchador cenetista y libertario.

Los compañeros de la Confederación Nacional del Trabajo del interior de España delegaron a Montolíu para que fuera a París a fin de formar parte del Gobierno republicano en el exilio.

Burlando la vigilancia fronteriza pudo llegar a París y fué nombrado ministro del Trabajo de la República Española en el exilio.

Al dejar de ser Ministro vino a Venezuela. Recomendado al Mártir de la Resistencia, Leonardo Luis Pineda, siendo éste Ministro de Comunicaciones, puso al servicio de la democracia venezolana todo su saber dentro del ramo del transporte. No escatimó esfuerzos para luchar contra la dictadura perezjimenista, exponiendo infinidad de veces la vida y la libertad. Marchó una temporada a Chile regresando a la caída del dictador.

En seguida se incorporó para luchar al lado de los dirigentes sindicales venezolanos y fué coordinador del III Congreso de Trabajadores Venezolanos, celebrado en Los Caracas.

En la actualidad tenía la secretaría del Instituto Municipal del Transporte siendo autor de la ponencia sobre el ramo del transporte.

El movimiento cenetista y libertario español ha perdido uno de sus mejores y capacitados militantes, como igualmente de la clase trabajadora venezolana.

En la tribuna y en la prensa combatió a todos los totalitarios se vistan con el ropaje que sea.

Fué un asiduo colaborador del diario «El País», escribiendo muchos artículos sobre el problema ferroviario en Venezuela.

El movimiento sindical venezolano pierde con la desaparición de compañero Montolíu uno de sus mejores y fervientes defensores.

El acto del sepelio fué una verdadera manifestación de duelo. La militancia cenetista y libertaria hizo acto de presencia, como igualmente otros sectores antifascistas. En el entierro vimos a muchos obreros venezolanos, y la C.T.V. estuvo representada en la persona del dirigente sindical compañero Malavé Villalba, quien dió el pésame a la familia, en nombre de la central sindical venezolana.

En los momentos de la exhumación de Montolíu, el compañero José Consuegra, en nombre del movimiento libertario español, con sencillas y emotivas palabras hizo resaltar las cualidades del compañero desaparecido.

(De «Jornada», órgano de la C.T.V., Caracas.)

EDICIONES « CENIT »

« POESIA DEL DESTIERRO »,
por CAMPIO CARPIO

A la ya rica colección de las ediciones CENIT, viene a agregarse este hermoso y documentado volumen, debido a la pluma acerada del compañero Campio Carpio.

Poesías de César Vallejo, Pedro Godoy, Miguel Hernández, Gregorio Oliván, Pedro Garfias.

Acertados comentarios para cada uno, en particular las poesías: «Entre España y México», «Segundo romance del desterrado», «Elegía primera» (a García Lorca), «Epístola a los transeuntes», «Al fronda», «Los pasos lejanos», «Atrás te quedas. España», «Recoged esta voz», «Los nuevos monstruos», «Romance de los vientos», «Consideraciones en frío, imparcialmente», «Hoy tiene alas Barcelona», «No hay cárcel», «Remolino», «Los desgraciados», «La cólera que quiebra»,

Más de 100 páginas de texto. Precio: 1'90 NF.

Pedidos a nuestro Servicio de Librería.

EL PENSAMIENTO SOCIAL DE NEHRU

(Suite de la page 5.)

interés en mantener el «modus vivendi» social y económico establecido. Incluso si un país llega a la independencia, puede económicamente continuar dependiendo de otros países. Esto se llama por eufemismo tener relaciones económicas y culturales estrechas.

Las reformas agrarias revisten un significado particular, porque sin ellas y sobre todo en un país superpoblado como la India, no puede haber mejoras radicales en la productividad agrícola. Pero el fin principal de las reformas agrarias es más profundo: ellas son destinadas a romper la antigua estructura de clase de una sociedad que conocía el estancamiento.

Es claro que, en fin de cuentas, es la calidad de los seres humanos lo que vale. Es el hombre el que edifica la riqueza de una nación como así su progreso cultural. De lo cual sobresale que la instrucción y la salud pública son de gran importancia para producir esta calidad humana. En este aspecto nosotros sufrimos de una falta de medios, pero, no obstante, no olvidamos que es una buena educación y una buena salud, la base de los progresos económicos, como también morales y culturales, necesarios para el desarrollo armonioso de un pueblo.»

Así se expresa en el plano social y humano, el discípulo de Ghandi y de Tolstoi, Jawaharlal Nehru, que rige los destinos de la India con sus complejos problemas de castas, pueblos y religiones de tradiciones milenarias.

Rafael GARCIA.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »
Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.
Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.
Administrateur : M. CELMA.

COMMUNIQUES

FEDERACION L. DE ALBI

Esta Federación Local pone en conocimiento de sus afiliados, que la reunión general que se tenía que celebrar el domingo 4 de marzo, se celebrará el 11 del mismo mes, en el local de costumbre. Se ruega puntualidad y asistencia a la misma.

COMISION DE RELACIONES de HAUTES et B.-PYRENEES

Cambio de dirección

Se pone en conocimiento de todos los compañeros, como asimismo de todas las Editoriales de Prensa y Publicaciones, que debido al cambio de mi domicilio, mi nueva dirección es la siguiente: Camilo Basoras, Villa « Le Brasil », Chemin Micoulo, Pau (B.-P.)

FEDERACION L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo 11 de marzo, a las 9 de la mañana en el Café de la Comédie, place du Théâtre.

FEDERACION L. DE MARSELLA

La Federación Local de Marsella convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo, día 11 de marzo, a las nueve y media de la mañana. Por la importancia de los problemas a tratar, se recaba la puntual asistencia de todos.

Por otra parte, la Sección Cultura y Propaganda de este Secretariado, pone en conocimiento de todos sus afiliados y simpatizantes que el domingo, día 25 de marzo, iniciará un Ciclo de Charlas, en el que se irán debatiendo importantes problemas que nos han de interesar a todos. Oportunamente iremos dando cuenta de los compañeros que iniciarán las Charlas, los temas que en ellas van a ser tratados y las fechas en que van a tener lugar.

Secretariado.

FEDERACION L. DE OULLINS

Se convoca a los afiliados de esta F. L. a la asamblea que tendrá lugar el próximo domingo, día 11 de marzo, a las nueve y media de la mañana. Se celebrará en el local de costumbre.

Dado que en el Orden del día hay pormenores susceptibles de un detenido cambio de impresiones, es aconsejable la puntual asistencia por parte de todos los compañeros.

FEDERACION L. DE TOURS

Por el presente comunicado, convocamos a todos los compañeros que componen nuestra Local, el domingo, día 25 de marzo, a las 9 h. 30 para la celebración de una asamblea general en el lugar de costumbre.

Esperamos la asistencia unánime y puntual de todos los que sienten aspiraciones al buen desenvolvimiento de nuestra organización.

FEDERACION L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la charla que tendrá lugar el domingo, día 11 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en el café Muzas, rue de l'Anguille.

La charla la iniciará el compañero Barber con el interesante tema: **«La C.N.T. ante el futuro de España».**

Se ruega la asistencia de los compañeros.

CONFERENCIA EN TOULOUSE

Organizada por la Federación Local de Toulouse, el próximo domingo, día 18 de marzo, dará una conferencia en la sala de la C.N.T., place St Sernin, Toulouse, la compañera Federica Montseny.

Desarrollará el tema :

«Misión del sindicalismo revolucionario en el presente y en el futuro.»

El acto empezará a las diez de la mañana.

NUEVA DIRECCION

A todas nuestras publicaciones en Francia y México:

Doy a conocer la nueva dirección del paquetero de la Federación Local de Péage de Vizille (Isère) que es la siguiente: Cándido Reips, Grand Trou, C. 2. Péage de Vizille (Isère).

ALIANZA SINDICAL EN NIMES

El domingo 25 de febrero se ha constituído la Alianza Sindical U.G.T.-C.N.T.

Hermanadas fraternalmente, juntas las dos centrales sindicales, se proponen luchar activamente, honrando con ello sus propias trayectorias.

Esta Alianza sindical será el conjunto de voces acusadoras contra el régimen de injusticias y miserias a que está sometido el laborioso pueblo español.

A las voces de los presos y perseguidos, reclamando comprensión y acción conjunta de las Alianzas sindicales, les decimos: **¡presentes;**

Por la Alianza. — El secretario: **Ortega** (U.G.T.); el presidente: **Espada** (C.N.T.).

Comité de défense des libertés

A l'appel du comité constitué après les événements du 18 mai 1958, diverses organisations se sont réunies. Devant les événements, le comité a décidé de siéger en permanence.

Elles ont estimé qu'il était urgent de s'opposer de toutes ses forces à toutes les violences et à toutes les dictatures, d'où qu'elles viennent.

Il a été décidé également d'appeler la population à la vigilance, pour la défense de toutes les libertés.

Le comité de défense démocratique et républicaine anti-fasciste et anti-O.A.S. demande aux organisations adhérentes, de répondre à tout appel qui leur sera adressé par le bureau, en cas d'événements prévisibles.

Etaient présents et représentés :

— Parti radical et radical socialiste (observateur); Syndicat national des instituteurs (observateur); Fédération nationale de l'éducation nationale (observateur); C.G.T. Force-Ouvrière; Confédération Nationale du travail; Mouvement républicain populaire; Jeunes du Mouvement républicain populaire; U.D.S.R. (Union démocratique socialiste de la Résistance); C.G.A. (Confédération générale de l'agriculture); Jeunes agriculteurs; Ligue internationale contre l'antisémitisme; Gauche européenne; Foyer « Léo-Lagrange »; Jeunesse et étudiants socialistes; Parti Socialiste S.F.I.O.; Jeunesses radicales; Nouvelles équipes européennes; Jeune gauche européenne.

Suscripción pro-España oprimida

HASTA EL 14-2-1962

COMISIONES DE RELACIONES :

	Francos
Suma anterior	2 029 811
Provenza	22 050
H.-G. y Lozère	4 260
Rhône et Loire	22 500
Núcleo de Bélgica	48 450
Zona Norte	139 900
TOTAL	2 266 971

FEDERACIONES LOCALES :

Suma anterior	1 768 322
González Salomines, (P-de-C.)	900
Roigt, St-Livrade L.-et-G.	180
C. Edo, Belin (Gironde)	500
Les Salvages (Tarn)	12 000
J. Martinez, Moustajon (H.-G.)	500
St-Henri (B.-du-Rh.)	31 000
Martigues (B.-du-Rh.)	15 000
Villar, de Marsella	1 090
Pepe, id.	500
R. Gómez, id.	1 000
J. García, id.	500
M. López, St-Chely	348
Langres	5 700
Ferraz, Castelnau, Tarn	1 000
F. L. de Lézignan :	
J. Alonso	500
F. Montaner	500
M. Cosials	500
F. Cano	500
J. Lecina	500
E. Roca	500
M. Calafell	1 000
Istres (B.-du-Rh.)	6 000
Grupo de Saintes :	
E. Bosque	500
Val	500
Candela	500
Floristán	500
La Baule	5 000
Oullins	20 000
Tierra y Libertad Orléans	2 000
Tonda, StEtienne	500
Ribera, Castelsarrasin	500
Geniret, La Rochelle	1 490
L. M., St-Maur	1 000
Combs-la-Ville	2 500
Paris	23 200
Drancy	1 000
Bernay	250
Labastide-Rx (Tarn)	6 300
Grupo artístico «Cultura Popular», Burdeos	35 000
F. L. de Mont-de-Marsan:	
J. Vidal	2 000
E. Farre	2 000
G. Millán	2 000
A. Vilardell	2 000
P. Rodríguez	1 000
F. Sánchez	1 000
L. Hernández	1 000
J. Hierro	1 000
M. Giménez	500
Montpellier	73 880
Varas, Saule (Drome)	2 000
Soler, Douzens (Aude)	500
Carmaux (Tarn)	11 900
Lyon	10 000
Clermont-Ferrand	10 500
Argenteuil	6 000
Strasbourg	14 700
F. L. de Auch (Gers) :	
Villader	1 500
Un voluntario	1 000
Ibarra	2 000
X. P. G.	500
Oro	500
Torres	500
López	500
Bernabé	500
Cartagena	500
Lorente	500
El secretario	500
Hyères	6 500
Castelnaudary :	
Albor	500
Griño	200
Cobo	360
Téllez	400
Maño	300
Gracia	240
M.L.E., F.L. Grenoble	134 101
F.L. Pont-de-Claix	11 000
F.L. Burdeos	165 790
F.L. Paris	81 100
L. Pérez, M. Maillo, F.L. Aubenas	2 000
Mont-de-Marsan	9 500
Pierrefitte :	
Roque	1 000
Juemes	1 000
Sánchez	500
Donate	500
Pérez	500
Mola	500
Hernández	500
Molina	500
Rafael	500
TOTAL	2 518 251

TOTAL RECAUDADO

Comisiones de Relaciones	2 266 961
Federaciones Locales	2 518 257
TOTAL	4 785 228

Acerca de la ùltima réunion de la Junta Central de la Unión de Fuerzas Democràticas

Por «Le Socialiste» nos informamos de que recientemente se ha celebrado una reunión de la Junta Central de la Unión de Fuerzas Democráticas.

Entre otros asuntos, examinó la demanda de admisión en la citada Unión de un llamado Grupo de Monárquicos Parlamentarios Constitucionales de España. Este grupo fué admitido.

Entre diversas resoluciones, a título informativo y para aquellos compañeros a los que el tema interesa, reproducimos el texto del Punto 3º :

«Declarar que, dadas las actuales circunstancias de la situación política española, **los integrados en la U. de F. D. prescindirán de toda violencia inútil o contraproducente que pueda provocar el uso del aparato represivo del Estado policíaco vigente** (1) y no omitir, en cambio, cualquier actitud o manifestación que exprese de modo inequívoco su oposición a la dictadura imperante.»

Nos abtenemos de comentarios. Nuestros compañeros son lo suficientemente avisados para hacerlos solos.

Bástenos decir que «el aparato represivo del Estado policíaco franquista» se pone en uso para una simple huelga de brazos caídos. ¿Qué acción queda, pues, al alcance de los integrados en la U. de F. D.?

(1) El subrayado es nuestro.

BOITE AUX LETTRES

Geoffroy, Dijon. — Les livres que vous demandez sont épuisés. Dès que nous en aurons ils seront annoncés, soit dans ESPOIR, soit dans « Cénit ».

Veuillez bien consulter les listes de ces publications.

- SERVICE DE LIBRAIRIE -

«La religión natural», Meslier, 7,00 nuevos francos.

«La revolución intelectual», Varios, 5,00 NF.

«Las alegrías del destierro», Malato, 5,00 NF.

«Las confesiones de un revolucionario», Proudhon, 9,00 NF.

«Matrimonios morganáticos», M. Nordau, 6,00 NF.

«Memorias de un revolucionario», Kropotkin, 7,00 NF.

«Obras escogidas», J. de Larra, 7,00 NF.

«Parásitos de la sociedad», Varios, 5,00 NF.

«Peleamos contra la injusticia», Kaplan (2 tomos), 15,00 NF.

«Puente en la selva», B. Traven, 9,00 NF.

«Robinson Crusoé», de Foe, 8.00 nuevos francos.

«Ruedas de fortuna», Wells, 5.00 nuevos francos.

«Tesoro en la Sierra Madre», Traven, 8,50 NF.

«Veinte siglos de ignorancia», Vega, 7.00 NF.

«Viaje de Turquia», Villalón, 3,80 nuevos francos.

«Viajes de Gulliver», Swit, 2,00 nuevos francos.

«Vía libre», A. Lorenzo, 5.00 NF.

«Vida de Torres de Villarroel», 3,80 NF.

«Vida insigne de Rabelais», A. France, 1,50 NF.

«Vida y muerte de Trotski», Serge, 4,00 NF.

«Viñas de ira», Steinbeck, 9,50 nuevos francos.

«¿Y España cuándo?», Miró, 4,50 nuevos francos.

«Yo acuso», Zola, 1,50 NF.

«Zaragoza», Galdós, 1,50 NF.

Pedidos al Servicio de Libreria, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

PARADERO

Se desea saber el paradero del compañero Teófilo Mugueza, de Puebla de Híjar.

Si algún compañero puede dar noticias de él, que escriba a A. Carballeira, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-P.).

GRAN ACTO EN FAVOR DEL PUEBLO ESPAÑOL OPRIMIDO EN GENOVA (ITALIA)

Organizada por los compañeros de la UNIONE SINDICALE ITALIANA — Sección de la A.I.T. — y con la cooperación de otros compañeros libertarios italianos, tendrá lugar durante los días 18 y 19 de marzo, en la sede de la U.S.I., Via G. Donizetti, 2A, GENOVA, una

GRAN REUNION A FAVOR DEL PUEBLO ESPAÑOL OPRIMIDO

Este acto es para expresar la solidaridad del pueblo italiano, de los trabajadores, de los antifascistas e internacionalistas a favor del pueblo español y de repudio total al franquismo.

Los compañeros G. MANCUSO y FRANCO LEGGIO participarán en el mismo, informando de la lucha antifranquista en el plano internacional.

Acudirán a la magna reunión, que empezará a las 10 de la mañana del día 18, compañeros y entidades de diferentes ciudades de Italia.

¡Compañeros italianos todos! ¡Antifascistas! ACUDID A ESTA REUNION DE SOLIDARIDAD HACIA EL PUEBLO ESPAÑOL Y DE REPUDIO A LA DICTADURA FRANQUISTA.

L'ECOLE MODERNE

IV

« C'est dans ce but que cette revue a été fondée, que la Ligue Internationale pour l'Education rationnelle de l'Enfant a été créée. Nous appellerons à l'aide tous ceux qui veulent avec nous la délivrance de l'enfant, qui aspirent à contribuer par lui à la venue d'une humanité plus belle et plus forte. Dans cette revue, on s'efforcera de définir par la discussion un plan d'éducation rationnelle tel qu'il est possible de l'exécuter de nos jours.

« De plus, aussitôt que les circonstances le permettront, nous reprendrons l'œuvre commencée à Barcelone, nous réédifierons les écoles détruites par nos adversaires. En attendant, nous travaillerons à fonder à Barcelone une école normale où se formeront des instituteurs destinés à nous seconder plus tard et nous créerons une bibliothèque de l'Ecole moderne où se publieront les livres qui nous serviront dans notre enseignement, tant pour l'éducation des éducateurs que pour celle des enfants. Nous fonderons également un musée pédagogique où seront réunis les matériaux nécessaires à l'école rénovée.

« Tels sont nos projets. Nous n'ignorons pas que la réalisation en sera difficile. Mais nous voulons la commencer, persuadés que nous serons aidés dans notre tâche par ceux qui luttent partout pour la libération humaine des dogmes et des conventions qui assurent le maintien de l'inique organisation sociale actuelle. »

Huit numéros furent publiés à Bruxelles, puis la rédaction s'en fut à Paris, où de mensuelle elle devint hebdomadaire. Le premier numéro est daté du 23 janvier 1909.

Trop philosophe et trop théorique, l' « Ecole Rénovée » devint plus pratique et non seulement devint le porte-parole de l'enseignement rationaliste, mais ouvrit largement ses colonnes au mouvement syndicaliste.

Double préoccupation : unir la défense de ceux qui enseignent avec l'idéal de leur enseignement.

Et l' « Ecole Moderne » précise :

« Nous partons de ce principe que tout travailleur doit poursuivre son perfectionnement technique.

« Le devoir de tout éducateur conscient de son rôle social sera donc la recherche et l'emploi des meilleures méthodes d'enseignement.

« Or, il y a deux manières d'enseigner : l'une qui abêtit l'enfant et peut le dégoûter à jamais de toute curiosité intellectuelle ; l'autre qui, tout en fortifiant ses facultés, met en lui le goût du savoir,

Par HEM DAY

l'amour de la nature et l'enthousiasme de la vie.

« Nous rechercherons et nous étudierons toutes les idées, toutes les théories, toutes les observations, toutes les expériences qui peuvent faire progresser cette seconde manière d'enseigner, la seule bonne.

« Cette réformation de l'école et de ses méthodes, nous ne les considérerons pas seulement dans le vague et l'abstraction des principes, mais nous essayerons de la poursuivre jusque dans les plus petits détails des applications. L' « Ecole Rénovée » s'efforcera ainsi d'apporter à chacun une aide véritable pour la besogne quotidienne.

« Quelle que soit la question traitée, nous tâcherons de ne pas oublier le point de vue pratique.

« C'est ainsi, notamment, que nous accorderons la plus grande place aux distinctions qui devraient être faites entre l'enseignement dans les villes et l'enseignement dans les campagnes.

« Mais tout cela ne serait pas grand chose, hâtons-nous de le dire, si nous ne recherchions pas aussi, si nous ne recherchions pas *surtout*, les conditions matérielles et morales où doit se trouver l'éducateur pour pouvoir dispenser un bon enseignement.

« Car il ne suffit pas de dire à l'instituteur : « Tu dois faire ceci ». Il faut encore lui demander « Peux-tu le faire ? ».

« A tout homme averti des choses de l'école, il apparaît très net que l'éducateur public ne pourra presque rien tant qu'il ne sera pas libéré de la triple contrainte administrative, politique et morale.

« Par là, nous rejoignons les camarades qui, groupés dans leurs syndicats, luttent pour leur émancipation.

« Le bulletin de la *Fédération des Syndcats d'Instituteurs* arbore cette devise : Sois un homme puisque tu dois faire des hommes. Ce sera aussi la nôtre. En même temps qu'un journal de perfectionnement technique, l' « Ecole Rénovée » sera un organe de lutte corporative.

« Les deux choses, pour nous d'ailleurs, ne se séparent pas. Notre idéal serait de grouper dès à présent ceux qui seraient à la fois les éducateurs les plus consciencieux et les fonctionnaires les moins dociles. Notre idéal serait de former les hommes qui, d'accord avec les producteurs, enfin devenus maîtres de la production, devront organiser un jour de belles, bonnes et libres écoles !

« Ajoutons que l' « Ecole Rénovée » ne se préoccupera pas seulement de l'enseignement national, mais se tiendra soigneusement au courant de tout ce qui se fait et se fera dans les autres pays pour l'amélioration de l'école. Elle serait heureuse de participer à un véritable mouvement international.

« Disons enfin que nous ne nous adressons pas aux seules gens du métier, mais aussi au public, pour que celui-ci s'occupe enfin de questions dont il s'est trop désintéressé jusqu'ici. « L'Ecole Rénovée » voudrait être pour le plus grand nombre une initiative nécessaire aux choses de l'école. Elle voudrait être un lien entre l'école et la famille, entre l'école et le milieu social. »

Mais Francisco Ferrer n'oublie pas l'œuvre ébauchée en Espagne. Il n'oublie pas que là-bas il reste tout à faire, que l'ignorance est grande et que la libération de la classe ouvrière dépend de son degré d'instruction.

Il développe sa Maison d'édition, édite des œuvres de science et de pensée, prépare la publication en espagnol du monumental ouvrage d'Elisée Reclus, « L'Homme et la Terre », des livres de Letourneau, Lanessan, A. Lefèvre, Nergal, Psychologie ethnique, Botanique, la Religion, l'Evolution des mondes, etc...

Dans une lettre datée du 11 juin 1909, de Londres, Ferrer écrit à Ch. Albert son intention de rentrer en Espagne. Le 17, il s'y trouve auprès de sa famille, malade, et en juin-juillet, il ne cessera de tenir au courant son ami qui, à Paris, s'occupe de la revue.

Entre temps, les évènements se précipitent en Catalogne. L'insurrection de Barcelone éclate à la suite des protestations contre le gouvernement de M. Maura, qui avait entrepris une campagne contre les tribus du Rif au Maroc.

Je ne parlerai point de ces émeutes. On sait que l'indignation populaire fut grande dans toute l'Espagne.

L'insurrection, hélas, fut bien vi-

(Suite en page 3.)

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

UN « HOMMAGE A ROBERT BRASILLACH » EST INTERDIT PAR LA SURETE ESPAGNOLE

Madrid. — Un « hommage à Robert Brasillach », qui avait été organisé par la branche espagnole du mouvement fasciste « Jeune Europe » pour le 6 février, a été ajourné, la direction générale de la Sûreté espagnole ayant refusé l'autorisation nécessaire. Cependant, on croit savoir que cette manifestation a été reportée au 13 février.

Toute la Presse espagnole s'extasie, d'ailleurs, faisant l'éloge du nazi français, qui fut fusillé à la Libération.

On le met sur le même plan que José Antonio.

Que les résistants français en prennent note.

⁂

UN MUR S'ECROULE SUR UN CHANTIER DE JUAN-LES-PINS

Trois ouvriers tués

Antibes. — *Un mur de cinq mètres de haut s'est écroulé, hier, vers 18 heures, sur des ouvriers, dans un chantier de démolition de Juan-les-Pins. Trois ouvriers ont été tués sur le coup.*

Tant pis pour eux ! Ils n'avaient qu'à devenir tueurs à gages.

⁂

DES EVANGILES SAISIS EN ESPAGNE

Au poste frontière de La Junquera, la douane espagnole a confisqué comme marchandise de contrebande un certain nombre d'exemplaires de l'Evangile selon Saint Jean qui se trouvaient dans une voiture à plaques anglaises, conduite par M. Love, représentant des « Ediciones Evangélicas Europeas », à Winterthur. Il était accompagné d'un Espagnol, qui dirige un cours biblique par correspondance. Ces évangiles étaient destinées aux 15.000 correspondants de ce cours. MM. Love et Gil ont été informés qu'ils seront poursuivis pour tentative d'importation de littérature prohibée.

Précédemment, l'auteur et l'éditeur de deux ouvrages protestants avaient été arrêtés puis condamnés à un mois et un jour d'emprisonnement pour « publication clandestine », c'est-à-dire pour avoir écrit et publié des livres sans l'imprimatur de l'Eglise catholique romaine. Quelque dix mille exemplaires ont été saisis, y compris des recueils de cantiques pour enfants. On rapporte que des protestants espagnols comptent protester, à ce sujet, auprès de la Commission des droits

(Suite en page 3.)

Un manifeste antifasciste intersyndical

« LA LIBERTE N'EST PAS UN CADEAU QU'ON REÇOIT D'UN ETAT OU D'UN CHEF. »
(Albert CAMUS.)

Mais des Etats et des chefs travaillent à nous la prendre ou à nous la faire perdre.

Compagnons syndicalistes C.N.T., U.G.T. ou chrétiens et Républicains d'Espagne, nous savons que l'hitlérien récidiviste Franco est, pour la seconde fois, le dirigeant numéro 1, en Europe de la croisade contre la Liberté. Nous savons que le « monde libre » bourgeois aussi imbécile que puissant, et que des Républiques branlantes, aussi impuissantes qu'autoritaires, croient très habile d'embrasser Hitler en embrassant Franco et très habile d'aider sa Gestapo contre vous.

Mais nous n'oublions ni la politique de l'axe Hitler-Franco-Mussolini, ni les 800.000 morts de la guerre d'Espagne, ni les massacres de la guerre 1939-40, ni les camps monstrueux de la torture, de la mort et des bûchers humains. Nous ne séparerons plus Franco de son sinistre cortège. Nous savons quel étau se prépare à se refermer sur nous. Les croix celtiques sur les chemises blanches à brassards noirs en Belgique, les croix cerclées en France de Jeune-Nation, les croix noires sur les tombes des victimes assassinées par l'O.A.S. (cette O.A.S. évoluant en passant par la France, la Belgique, l'Espagne et vice-versa), les croix gammées relancées, il y a deux ans, dans le monde entier, à partir de l'Espagne toujours, par Martinez, l'ex-Degrelle belge, bras droit d'Hitler, bras droit de Franco : toutes ces croix appartiennent à la même sinistre floraison. Et le journal de Salan, soutenu en Belgique par ces porteurs d'araignées noires, s'appelle « Europe-Nations ».

Contre ce fascisme européen, notre combat est le vôtre, compagnons syndicalistes C.N.T., U.G.T. ou chrétiens et républicains d'Espagne.

Comme le disait *Albert Camus*, lors d'un de nos grands meetings communs, de *syndicalistes libres, démocrates et indépendants*, le 10 mai 1953 à Saint-Etienne : « *Franco est l'ami de Goebbels et d'Hitler.* Non, on ne construit pas la liberté sur les camps de concentration, ni sur les peuples asservis des colonies, ni sur la misère ouvrière. Non, les colombes de la paix ne se perchent pas sur les potences. *Non, les forces de la liberté ne peuvent pas mêler les fils des victimes avec les bourreaux de Madrid ou d'ailleurs* ».

La Table Ronde Syndicaliste de la Loire.
Union départementale F.O. — Union départementale C.F.T.C. — Fédération de l'Education Nationale (F.E.N.) — Syndicat du Livre C.G.T. — P.U.M.S.U.D. Loire (Pour un mouvement syndical uni et démocratique). — G.I.E.C.O. (Groupement intersyndical d'Education et de culture ouvrière).

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

Au JOUR le JOUR

Emile ARMAND n'est plus

A 90 ans, après une vie bien remplie, comme un sage, notre camarade Emile Armand s'est éteint.

Pour les jeunes, ce nom ne leur dira pas grand chose peut-être. Mais pour ceux qui ont vécu la vie du mouvement international libertaire des années 20 à 40, ce nom signifie beaucoup de choses. Et pour ceux, plus vieux, qui connurent l'éclosion de l'individualisme anarchiste; pour ceux qui assistèrent à ce que fut, sur sa fin, le chant de cygne de la force anarchiste en France, Armand est étroitement lié à ce passé brillant et un peu fou.

Ce petit homme culte et vif, au visage de faune et au regard perçant, remplit des milliers et des milliers de pages de son écriture menue, propageant et défendant des idées parfois saugrenues, toujours inconformistes. Il fut le plus ardent partisan et le propagateur le plus actif de la camaraderie amoureuse. Sa vie privée fut pourtant assez rangée; son existence sans trop d'histoire auprès d'une compagne admirable et dévouée, fut un démenti aux « débordements », plus littéraires que réels, qu'on pouvait lui attribuer pour sa défense acharnée de certaines pratiques amoureuses.

Le plus important de ses ouvrages fut « l'Initiation individualiste-anarchiste ». Il fut aussi l'auteur de « Hors du troupeau », l'éditeur de « Les Réfractaires », « Par delà la mêlée », et de ce magnifique recueil : « Grandes prostituées et fameux libertins », si diffusé au cours de ces années que l'on a déjà citées.

Certains l'ont accusé d'être le responsable de la pourriture morale d'une certaine génération de libertaires. On a voulu lier son nom au procès de l'illégalisme en France, qui noya le mouvement anarchiste dans un lac trouble, et où les agents provocateurs surent trouver un terrain propre à l'entreprise de liquidation de l'anarchisme français. Je pense cependant qu'Armand se maintint hors de ce milieu, compte tenu du caractère bien plus philosophique qu'actif de sa doctrine.

Son amitié pour Albert Libertad, si calomnié aussi; son attachement pour Dévaldès, pour Zo d'Axa, firent de lui l'éditeur de toutes ces pensées extrêmement libres, mais orientées en différentes directions. « L'En Dehors », durant de longues années, et « L'Unique », qui lui succéda, furent ouverts aux écrits d'hommes tels que Gérard de Lacaze-Duthier, Ixigrec, Vigné d'Octon, Han Ryner, entre beaucoup d'autres, écrivains excellents et pleins de talent.

Nous avons eu le plaisir de nous entretenir en deux occasions avec Armand, à Orléans, en 1945, et à Paris, chez une camarade qui l'hébergeait au cours de ses visites dans la capitale, il y a trois ou quatre ans. Douze années à peu près s'étaient écoulées entre ces entretiens. Armand était plus fatigué, moins agile. Mais son esprit était le même, étonnament alerte, plein d'humour et de curiosité.

L'impression que cet homme déconcertant laissait était extraordinaire. Physiquement, nous avons déjà dit qu'il rappelait à certains égards les faunes mythologiques que nous ont légué les artistes grecs. Une petite barbe rachitique, un crâne sans cheveux et agrémenté d'une sorte d'auréole qui lui descendait jusqu'au cou, une petite taille, qui lui donnait une mobilité et une vivacité presque simiesques; des yeux petits, perçants, pétillants. Parfois il pouvait faire penser à un vieux sage de l'antiquité. Avec lui, pas une minute d'ennui. Il allait d'un problème à l'autre, d'une question à l'autre promptement, avec ce ton sarcastique qui lui était habituel.

Il nous questionnait sur l'Espagne. Individualiste, la question espagnole soi-disant faisait partie d'un terrain qui n'était pas le sien. Mais il ne pouvait s'empêcher d'exprimer son intérêt, son besoin de savoir. Il se moquait un peu de nous, de notre façon de comprendre l'anarchisme, mais avec une certaine tendresse, une admiration non déguisée. Il nous jugeait comme des primitifs, des forces de la nature fort sympathiques. Nous avons ri franchement, nous nous sommes amusés souvent, nous taquinant sans méchanceté.

Avec lui, tout ce qui restait de la poussée individualiste en France va disparaître. Malgré son grand âge, il était l'animateur des pages que la revue « Défense de l'Homme » avait mises à la disposition de « L'Unique ». Ces feuilles maintenaient encore la liaison entre les vieux individualistes isolés. Car la jeunesse n'est plus individualiste, ou, en tout cas, pas dans le sens d'Armand et de ses amis.

Faut-il le regretter ? Nous n'en savons rien. Mais nous ne pouvons écrire ces mots d'adieu au vieux camarade qui vient de s'éteindre, sans regret et sans nostalgie. Quelque chose de vivant, d'osé, qui rompit, à un moment donné, tous les moules, s'en va avec Armand. Il faut toujours des démolisseurs, pour bâtir un nouveau « vrai ». Ce démolisseur de toute morale et de toute règle de vie que fut Armand, nettoya peut-être le chemin des bâtisseurs de demain, qui, sur la table nette de préjugés religieux, sociaux et sexuels, seront à même de construire quelque chose de vraiment utile, sain et beau.

Frédérica MONTSENY